

junior



marabout

Henri Vernes

BOB MORANE

Les yeux de l'Ombre Jaune



HENRI VERNES

BOB MORANE

LES YEUX DE L'OMBRE JAUNE



MARABOUT

1

La jeune fille – presque une enfant – fuyait à travers le *smog*, ce brouillard londonien fait de brume et de fumée, qui l’entourait telle une chair molle et visqueuse à laquelle les maisons auraient servi de squelette. Elle fuyait parce qu’elle avait peur. Elle fuyait pour sauver sa vie. Parfois elle s’arrêtait et prêtait l’oreille, espérant ne percevoir que du silence, mais il y avait toujours ce bruit de pas qui sonnaient, amortis par le brouillard. Les pas d’un homme qui, elle le savait, n’avait qu’un but pour l’instant : la tuer, *l’anéantir*. Car ce n’était pas seulement tuer que cet homme voulait, mais anéantir...

Il y avait quelques heures à peine que l’infortunée jeune fille était arrivée à Londres, et elle avait commis l’imprudence de s’aventurer seule dans la nuit et le *smog*. Même les gens qui connaissent bien Londres, et ce n’était pas son cas, se perdent dans le brouillard, et cela lui était arrivé. Alors, tout près d’elle, une silhouette sombre s’était dressée ; elle avait distingué un visage sinistre, figé. Une silhouette et un visage qu’elle connaissait bien. Elle avait hurlé d’épouvante et s’était mise à courir droit devant elle. Aussitôt, un pas s’était attaché au sien.

Avec la nuit et le *smog*, les rues s’étaient faites désertes, et les rares passants attardés n’avaient qu’une hâte : rentrer chez eux au plus vite pour échapper aux angoisses de l’inconnu.

« Si seulement je pouvais trouver un taxi » songeait la jeune fille tout en continuant à courir aussi rapidement que le lui permettaient ses hauts talons et le peu de visibilité. Mais elle savait qu’elle ne trouverait pas de taxi par cette brume. Elle se souvenait de celui-là qui, de l’aéroport, la menait à l’adresse où elle devait se rendre. Quelques minutes plus tôt à peine, alors que le brouillard était devenu si épais que c’était tout juste si l’on voyait encore à deux mètres devant soi, le chauffeur avait arrêté sa guimbarde au bord du trottoir, pour dire :

— Faudra descendre, ma p'tit demoiselle, car j'ai tout juste le temps de rentrer chez moi avant qu'on n'y voie plus goutte. Je ne tiens pas à être bloqué et à devoir passer cette sacrée nuit dehors...

Elle avait insisté, mais le chauffeur ne voulut rien entendre.

— D'ailleurs, avait-il ajouté, vous êtes presque arrivée. Vous suivez la rue, droit devant vous, puis la première à droite et la deuxième à gauche.

La première à droite et la deuxième à gauche, cela paraît simple, mais ça ne vous empêche pas de vous égarer, surtout quand vous fuyez quelqu'un qui en veut à votre vie et dont le seul bruit de ses pas vous fait perdre la tête...

À présent, la jeune fille tournait en rond dans le brouillard. Peut-être avait-elle passé et repassé plusieurs fois déjà devant la maison qu'elle devait atteindre. Mais allez savoir, dans le *smog*, où toutes les maisons, vue à travers d'épais voiles, se ressemblent, et où toutes les lampes électriques sont les mêmes méduses de lumière suspendues, immobiles, dans une mer aux eaux glacées et laiteuses ?

Au bruit des pas, derrière elle, la fuyarde comprit que son poursuivant gagnait sur elle, que dans quelques secondes il la rejoindrait.

Mue par ce réflexe qui pousse quiconque à faire face à un danger trop proche, la jeune fille se retourna. Devant elle, il y avait un trou dans la brume, un trou dans lequel une silhouette se découpa. La silhouette d'un homme vêtu d'un long manteau noir et coiffé d'un chapeau, noir également, aux bords baissés. On ne distinguait pas les traits de son visage, noyé dans l'ombre, mais la jeune fille les connaissait, ou du moins de semblables, et elle savait tout ce qu'ils présentaient de redoutable.

L'étrange personnage n'était plus qu'à quelques mètres de l'infortunée. Elle recula, mais de quelques pas seulement, car elle rencontra une porte close, à laquelle elle s'adossa, poussant désespérément le battant des mains et des épaules pour tenter de se frayer un passage. Bien entendu, la porte résista.

L'homme avança encore, à pas lents, comme s'il était sûr de sa proie.

— Non ! fit la jeune fille. Non !...

Ses regards demeuraient désespérément fixés sur la tache d'ombre qui figurait le visage de l'inconnu. Dans cette tache d'ombre, juste sous le bord baissé du chapeau, à la place des yeux, il y eut un double rougeoiement.

— Non ! hurla encore la jeune fille. *Non !*... Mue par un instinct plus fort que sa terreur, elle se jeta de côté, à l'instant précis où deux traits de feu jaillissaient de dessous le bord du chapeau, pour aller frapper la porte, à l'endroit où, quelques fractions de seconde plus tôt, se tenait la jeune fille. Un éclatement pourpre. Une violente odeur de bois brûlé monta et, à la place de la porte et des briques de l'encadrement, il n'y eut plus qu'un grand trou, aux bords fumants.

Littéralement poussée par la terreur, la jeune fille s'était remise à courir, fonçant comme une perdue à travers le brouillard, s'attendant à tout instant à ce qu'un regard de ces yeux qui tuaient ne vienne la frapper. Et, soudain, une haute silhouette casquée se dressa devant la jeune fille, qui vint littéralement s'écraser contre la poitrine d'un *bobby* qui, faisant sa ronde, venait de jaillir du brouillard.

— Eh là ! petite, s'exclama le représentant de la loi. Ou courez-vous donc ? Je doute que vous ayez l'âge de vous promener toute seule ainsi, à travers cette maudite purée...

Tout en demeurant blottie contre la poitrine de l'agent, la jeune fille se retourna à demi et, le bras tendu, désigna un point à travers la brume.

— Là ! hoqueta-t-elle. Cet homme !... Le policier se mit à rire.

— Je ne vois personne, dit-il. Faut reconnaître qu'avec ce brouillard on ne verrait pas un éléphant à deux mètres...

Mais un nouveau bruit de pas se rapprochait et la silhouette sombre de tout à l'heure apparut.

— C'est lui !... balbutia la jeune fille. C'est lui !...

— Que vous veut-il ? interrogea le *bobby*.

— Il veut me tuer !... Me tuer !...

— Vous tuer, hein ?... On va voir ça... Écartant doucement la jeune fille, l'agent s'avança d'un pas assuré vers l'ombre.

— Ainsi, dit-il à l'adresse de l'inconnu, on joue les loups-garous...

Il ne reçut aucune réponse. L'ombre s'était immobilisée, mais rien dans son attitude n'indiquait la peur, ni même du respect envers un représentant de la loi ; au contraire, on pouvait y déceler une vague hostilité. L'agent ne s'y trompa guère, car il porta la main à la matraque pendue à sa ceinture, en disant :

— J'ai même l'impression que l'on veut faire le vilain. Eh bien ! je vous le conseille, l'ami...

L'ombre ne répondit pas, mais la double lueur rouge de tantôt brilla sous le bord du feutre baissé.

— Attention ! hurla la jeune fille. Il va... ! L'avertissement venait trop tard. Deux nouveaux traits de feu avaient jailli, pour frapper en pleine poitrine le malheureux policier qui, soudain, parut se recroqueviller, se dissoudre dans un éclatement de feu, pour n'être bientôt plus, sur le trottoir, qu'un petit tas de cendres noires et fumantes.

Une nouvelle fois, la terreur – si jamais elle l'avait quittée – s'empara de la jeune fille. Tournant les talons, elle se mit à courir de toute la vitesse dont elle était capable, se souciant peu si ses talons hauts lui faisaient de temps à autre perdre l'équilibre. Elle se redressait aussitôt et repartait, droit devant elle...

Pendant combien de temps dura cette course forcenée ? Pas plus d'une minute certes, deux au maximum. Tout à coup, quelque chose barra la route à la fuyarde. Une porte vitrée. Tout de suite, la jeune fille comprit.

— Une cabine téléphonique, murmura-t-elle. J'aurais dû y penser plus tôt !... C'est ma seule chance... Ma seule chance !...

Déjà elle ouvrait le battant et pénétrait dans la cabine, qu'elle referma derrière elle. Tout près, un lampadaire diffusait une clarté tamisée par la brume, mais dont les reflets permettaient cependant d'y voir. Rapidement, la jeune fille décrocha et, à tâtons, glissa une pièce de monnaie dans la fente prévue à cet effet ; puis, d'un doigt fébrile, la poitrine mue comme par un soufflet de forge, elle composa un numéro sur le cadran.

*

— Échec et mat, commissaire !

Celui qui venait de parler était un petit vieillard étonnamment vert, à la barbiche de chèvre et dont les yeux, pétillants d'intelligence, brillaient d'un éclat presque enfantin derrière les verres épais de lunettes cerclées d'acier. Il s'adressait à un second personnage, âgé d'une cinquantaine d'années, racé, et qui affichait une élégance et un flegme tout britanniques. Tous deux étaient assis de part et d'autre d'un luxueux échiquier et, non loin d'eux, dans le vaste salon, deux autres hommes se carraient dans des fauteuils. Ils étaient jeunes tous deux et paraissaient se désintéresser complètement de la partie d'échecs qui se disputait non loin d'eux. L'un, un gaillard mince et musclé, au visage osseux sous des cheveux noirs, courts et drus, s'appelait Bob Morane ; il lisait un magazine. L'autre, un véritable colosse à en juger par sa carrure, sirotait un whisky-soda avec une satisfaction qui transparaissait sur son large visage rubicond sous une chevelure d'un roux ardent ; il répondait au nom tout écossais de Bill Ballantine.

L'élégant gentleman, que le petit vieillard à barbiche de chèvre venait d'appeler « commissaire », inspecta longuement l'échiquier, cherchant désespérément une solution au problème que venait de lui poser son adversaire, puis il fit la moue et secoua la tête, en disant :

— Rien à faire ! Vous avez gagné, professeur... Le professeur Clairembart – c'était le nom du vainqueur – se mit à rire.

— Je n'en doutais pas, commissaire, et cela me fait plaisir, car je me rends compte n'avoir pas trop perdu la main... Une autre partie ?

Le commissaire allait acquiescer, mais le colosse roux intervint :

— Une autre partie ? Quand donc allez-vous cesser de manier bêtement ces sales morceaux d'ivoire pendant que le commandant et moi faisons tapisserie ?

Bob Morane, Bill Ballantine et le professeur Clairembart étaient arrivés à Londres quelques jours plus tôt, afin de visiter Sir Archibald Baywatter, Commissioner de Scotland Yard, avec lequel ils avaient eu déjà, à plusieurs reprises, l'occasion de collaborer au cours de périlleuses enquêtes. Cette fois

cependant, leur voyage était purement motivé par le désir de revoir un ami.

Redressant un peu son énorme corps affalé dans le fauteuil qui gémissait sous son poids, Bill Ballantine secoua sa tignasse rousse et se versa un peu de whisky.

— Si nous faisions une petite partie de poker ?... De cette façon, le commandant et moi, nous pourrions participer...

— Pour que tu perdes toutes tes plumes comme la dernière fois que nous avons joué ensemble, Bill, interrompit Morane avec un sourire mi-figue, mi-raisin. Les Écossais sont peut-être près de leurs sous mais, au poker, tu les lâches comme s'ils te brûlaient les doigts. Heureusement que nous ne jouons jamais gros...

Ballantine avait rougi, et il allait protester, car il était plutôt chatouilleux si l'on touchait à sa nationalité, quand le téléphone, placé sur une table, non loin de Morane, sonna de façon frénétique.

Sir Archibald Baywatter avait sursauté.

— Qui peut m'appeler à cette heure ? fit-il. Pourvu que ce ne soit pas le Yard. J'ai envie de passer la soirée tranquillement... Voulez-vous décrocher, Bob ?

Morane obéit, mais il n'eut pas le loisir de lancer le « Allô ! » traditionnel, car à peine eut-il collé l'écouteur à son oreille qu'une voix féminine lui parvint.

— Je voudrais parler au professeur Aristide Clairembart !... Vite...

— Le professeur Clairembart ? fit Morane, un peu interloqué. Je vous le passe... Un instant...

À l'autre bout du fil, la mystérieuse correspondante parut soudain se raviser.

— Non... Le temps presse... On en veut à ma vie... *Il* doit être tout près à présent... Écoutez... Dites au professeur que je suis Martine Hems, la petite-fille de son vieil ami, le professeur Hems... Je suis en danger... Qu'il vienne à mon secours, vite !...

— Un instant, fit Morane. Pour commencer, où êtes-vous ?

— Dans une cabine téléphonique...

— Et où se trouve cette cabine ?

Là-bas, il y eut un instant d'hésitation, puis la correspondante expliqua :

— Je ne sais pas... Je me suis égarée dans le brouillard... Je ne sais pas... Mais venez à mon secours... Venez à mon secours...

— Surtout, ne raccrochez pas ! cria Bob. Surtout, ne raccrochez pas.

De la main, il masqua le micro du combiné, pour aire à l'adresse de Sir Archibald :

— Tâchez de savoir d'où vient cet appel... Le commissaire s'était dressé.

— Je sonne le Yard sur l'autre ligne, fit-il.

Avec la souplesse et la rapidité d'un tout jeune homme, il disparut dans la pièce voisine. Bob démasqua le micro et demanda :

— Vous êtes toujours là ?

— Oui, mais faites vite !... Faites vite !... *Il se rapproche...*

— Qui ça, il ?

— Lui... L'homme-aux-regards-qui-tuent... Le... La communication fut soudain interrompue.

— Surtout, ne raccrochez pas ! cria encore Morane.

Pourtant, le contact n'avait pas été coupé, car il percevait des bruits divers, indéfinissables.

— Allô ! fit-il. Répondez-moi... Êtes-vous toujours là ?

Il n'obtint pas de réponse. Selon toute probabilité, sa correspondante s'était envolée, laissant le combiné pendre au bout de son fil. Envolée, ou...

— Qui était-ce, Bob ? interrogea le professeur Clairembart.

— Une certaine Martine Hems, expliqua Morane. Elle se dit la petite-fille d'un de vos amis...

— Le professeur Gustave Hems... C'est exact... Mais qu'est-ce que sa petite-fille fait donc ici, à Londres ?...

— Je n'en sais rien, fit Morane. Elle doit être en danger de mort, menacée par un « homme-aux-regards-qui-tuent »...

Sir Archibald était de retour dans le salon.

— On a repéré d'où venait l'appel, dit-il. Une cabine téléphonique tout près d'ici... Bien entendu, il peut s'agir d'un mauvais plaisant...

— Personne ne me savait chez vous, commissaire, glissa Clairembart.

Le chef du Yard ne pouvait que reconnaître le bien-fondé de cette remarque.

— C'est exact, dit-il. Allons jeter un coup d'œil tous ensemble jusqu'à cette cabine téléphonique...

Il alla à un meuble, en tira un revolver et le lança à Morane, qui déjà s'apprêtait à quitter la pièce.

— Prenez ça, Bob. Nul mieux que vous ne saura s'en servir. Comme grand patron de Scotland Yard, je me dois de montrer l'exemple : rien dans les mains, rien dans les poches...

Tous se précipitèrent aussitôt hors du salon, sauf Bill Ballantine qui demeura quelques secondes en arrière, juste le temps de lamper un verre de whisky. Bien que bâti à chaux et à sable, le géant affirmait volontiers avoir les bronches fragiles, et il disait qu'il n'y avait rien de tel que le whisky pour garantir un Écossais du coup de froid. Surtout par les jours de brouillard, comme celui-là.

2

Comme l'avait pensé Bob Morane, le combiné, dans la cabine téléphonique, pendait au bout de son fil, en se balançant doucement à la façon d'un pendule. Quant à la cabine elle-même, elle était vide. Nulle part il n'y avait trace de Martine Hems.

— Elle a dû fuir, constata Morane, sans doute pour échapper à ce mystérieux « homme-aux-regards-qui-tuent »...

— Voilà qui me paraît être une fable, fit Sir Archibald en considérant l'intérieur de la cabine d'un œil sceptique. Qu'en pensez-vous, professeur ?

Clairembart eut un geste vague.

— Tout ce que je puis vous dire, commissaire, c'est que, si l'*« homme-aux-regards-qui-tuent »* est peut-être une fable, il n'en est pas de même de Martine Hems et de son grand-père, qui existent bel et bien, eux...

Le *smog* semblait s'être un peu dissipé, mais on n'y voyait cependant qu'à quelques mètres devant soi.

— Il est peu probable que l'on ait eu affaire à un mauvais plaisant, constata Archibald Baywatter. Il n'aurait sans doute pas laissé pendre ainsi le combiné. Cela sent la panique...

— La panique, peut-être... fit Morane d'une voix rêveuse. Cela ne nous dit pas où est allée la jeune fille à qui j'ai parlé au téléphone. Pourvu que nous ne soyons pas arrivés trop tard !...

— Si Miss Hems comptait sur notre secours, ou tout au moins sur celui du professeur, glissa Ballantine, elle doit s'être arrangée pour demeurer dans le coin, quitte à y tourner en rond. Je propose que, chacun de notre côté, nous explorions le quartier, pour nous retrouver ici, devant cette cabine...

— Cette idée n'est pas mauvaise, approuva Clairembart. En cas de besoin, nous pourrions faire usage d'un cri de ralliement, quelque chose comme *« Hé ! Hou ! Ha ! »* par exemple. Si l'un de nous poussait cet appel, tous les autres accourraient...

— Dans quelques instants d'ailleurs, renchérit Baywatter, les équipes du Yard, que j'ai commandées, seront sur place. Elles nous aideront à passer le quartier au peigne fin... Mais, surtout, ne prenons pas de risques inutiles... Si cet « homme-aux-regards-qui-tuent » n'est pas une vision de l'esprit, il peut y avoir danger... Je prends à droite...

— Moi à gauche, fit Bill.

— Personnellement, j'irai de ce côté, déclara Clairembart en tournant le dos à la cabine téléphonique.

Il ne restait à Bob Morane qu'une seule solution : marcher droit devant soi – ce qu'il fit. Il s'enfonça dans le brouillard et, aussitôt, il se sentit seul, comme si le monde, autour de lui, avait soudain cessé d'exister.

Morane tourna le coin d'une rue et, frôlant la muraille de sa main tendue, il se mit à la longer, s'attendant à tout moment à heurter du pied un corps étendu. Rien de semblable ne se passa cependant, et il atteignit l'extrémité de la rue sans avoir fait de mauvaise rencontre.

Au loin, les hululements lancinants des sirènes de police montèrent, déchirant le silence de la grande cité aux rues bourrées d'ouate.

— Bien sûr, ils arriveront trop tard, murmura Bob. Il se souvint d'un dicton colombien affirmant que la police c'était comme l'arc-en-ciel, qu'elle venait après la pluie, et il se mit à rire doucement. Un rire qui mourut presque aussitôt sur ses lèvres. Devant lui, un pas pressé sonnait sur les pavés. Un pas qui se rapprochait rapidement.

Morane s'était immobilisé et, instinctivement, avait glissé une main dans la poche de son manteau, pour saisir la crosse du revolver de Sir Archibald.

L'être qui courait ainsi dans la nuit et la brume ne devait plus être qu'à quelques mètres à présent. Et soudain, une forme frêle émergea du brouillard. Elle voulut s'arrêter mais, emportée par son élan, elle vint s'écraser littéralement contre la poitrine de Bob, en poussant un cri étranglé par la surprise et l'épouvante.

Dans la pénombre, Morane distingua un étroit visage de jeune fille, mangé par deux énormes yeux écarquillés qui,

d'habitude, devaient briller d'une lueur espiègle mais qui, en cet instant, ne reflétait plus que la peur.

— Mademoiselle Hems ? fit Bob, en français.

— Oui... Qui... qui êtes-vous ?

— Soyez sans crainte. C'est à moi que vous avez parlé au téléphone, tantôt... Vous êtes en sécurité à présent...

Les hurlements des sirènes de Scotland Yard se faisaient sans cesse plus précis.

La police arrive, expliqua Morane. Vous n'avez plus rien à craindre...

La jeune fille eut une sorte de hoquet.

— C'est trop tard, balbutia-t-elle. *Il est là !... Là !... Tout près...*

Un nouveau bruit de pas se faisait entendre, indistinct à cause des miaulements des sirènes qui se rapprochaient sans cesse, et soudain une silhouette émergea de la brume. La même silhouette noire que tout à l'heure, au chapeau aux bords baissés et au visage noyé d'ombre.

Martine Hems l'avait aperçue.

— C'est *Lui* ! fit-elle d'une voix où perçait la panique. C'est *Lui* !... Prenez garde !...

Bob avait tiré le revolver de sa poche et le braquait sur la silhouette.

— Ne bougez pas ! commanda le Français à l'adresse du mystérieux personnage. Je vous préviens qu'au moindre geste suspect j'ouvre le feu.

Les hurlements spasmodiques des sirènes semblaient maintenant emplir la nuit.

« Bientôt, les policiers seront là, songea Morane, et ils prendront ce type en charge... » Il pensa lancer le cri de ralliement convenu avec ses amis, mais il comprit qu'il serait couvert par les sirènes et ne pourrait être entendu.

La silhouette était demeurée immobile, à quelques pas de Morane et de la jeune fille. Et, soudain, deux lucioles rouges s'allumèrent sous le rebord du chapeau.

— Attention ! cria Martine Hems. Les regards qui tuent !...

Avec une force que l'on n'aurait pas soupçonnée dans un corps aussi frêle, elle poussa Morane de côté. Surpris et

déséquilibré, Bob tomba sur le trottoir, avec la jeune fille par-dessus lui. Il eut une sensation de chaleur intense et, comme il était tombé les yeux à demi tournés vers la muraille, il vit les pierres de celle-ci fondre comme du sucre dans de l'eau bouillante, à l'endroit précis où les rayons rouges les avaient frappées ; ensuite, elles semblèrent se volatiliser et, dans le mur, il y eut un trou béant, assez large pour livrer passage à un homme.

Frappé lui aussi de terreur, Morane reporta en hâte ses regards sur la redoutable silhouette. Elle n'avait pas bougé et, sous le rebord du feutre, les deux points de feu s'étaient éteints.

— Tirez ! cria Martine Hems. Tirez !... La prochaine fois, il ne nous manquera pas...

À deux reprises, Morane pressa la détente du revolver, qu'il n'avait pas lâché, visant à la tête, à l'endroit précis d'où jaillissaient les rayons mortels. Ce fut à peine si l'on entendit les détonations, tant les hululements des sirènes étaient maintenant proches.

L'homme-aux-regards-qui-tuent ne tomba pas, et pourtant Bob se savait trop bon tireur pour avoir manqué sa cible à si courte distance. Et, soudain, l'ombre pivota sur elle-même et se mit à fuir. À nouveau, Morane pressa la détente de son arme, mais déjà il ne tirait plus que sur du brouillard.

Une forme sombre et hurlante, massive et carrée, s'était immobilisée au bord du trottoir. Morane se dressa d'un bond et courut vers la voiture, à l'instant où plusieurs hommes en descendaient.

— Que se passe-t-il ici ? fit une voix.

Celui qui venait de parler n'était qu'à un mètre de Morane et ce dernier, à la lueur des phares antibrouillard de l'auto de police, reconnut le détective Shayne. Celui-ci avait également reconnu Bob, et ce fut plus doucement qu'il répéta :

— Que se passe-t-il ?

Bob pointa le doigt dans la direction où avait disparu la redoutable silhouette.

— Il est parti par-là !... De toute façon, il n'ira pas bien loin... Je dois l'avoir touché...

Déjà, Shayne lançait des ordres. Des coups de sifflets retentirent, des appels, puis l'on ne perçut plus que les lourds pas des policiers, armés de puissantes lampes, qui se lançaient à la poursuite du fuyard.

Le détective Shayne s'était approché de Morane et de Martine Hems qui, contrecoup de la trop longue tension nerveuse à laquelle elle avait été soumise, s'était mise à pleurer.

— Le quartier est bouclé, expliqua le policier. Logiquement, notre gaillard ne peut nous échapper...

— Que le Ciel vous entende ! fit Morane. Mais espérons surtout qu'il ne regardera pas vos hommes de trop près...

Archibald Baywatter, Bill Ballantine et le professeur Clairembart, attirés par les coups de sifflets, s'étaient approchés.

— Que voulez-vous dire par : « ...espérons surtout qu'il ne regarda pas vos hommes de trop près » demanda le commissaire à l'adresse de Morane.

Sans répondre, Bob montra la muraille et un agent braqua sa torche dans cette direction. Le trou qu'y avaient fait les rayons rouges apparut, noir et béant. Baywatter sursauta.

— Avec quoi a-t-on fait cela ? interrogea-t-il. Un canon ?

— Regardez les bords, fit Morane.

Le chef du Yard se pencha sur l'ouverture.

— Ils sont poreux, constata-t-il au bout d'un moment, comme de la pierre ponce. On dirait que ce trou a été fait par un acide extrêmement actif.

— Pas un acide, corrigea Bob, mais par un rayon inconnu, celui qui sort des yeux de l'homme-aux-regards-qui-tuent...

Cette fois, tout le monde sursauta.

— L'homme-aux-regards-qui-tuent ! s'exclama Ballantine. Ce n'est donc point une fable ?

— C'est tellement peu une fable, dit Morane, que sans mademoiselle – il désignait Martine Hems – je ne ferais sans doute plus à présent qu'un petit tas de cendres...

Le professeur Clairembart se pencha vers la jeune fille, pour la dévisager.

— C'est bien Martine Hems, déclara-t-il. Je l'ai rencontrée il y a deux ans et je la reconnaiss... Que faites-vous ici, à Londres, petite fille...

— J'étais venue pour vous rencontrer, tenta-t-elle d'expliquer.

Mais elle n'eut pas le temps d'en dire davantage. Un agent arrivait en courant. Il s'arrêta devant Sir Archibald et porta la main, en un salut militaire, au rebord de son casque.

— Nous avons repéré notre homme, commissaire, fit-il en lâchant des bouffées de vapeur d'eau. Il est acculé dans une impasse et nous n'aurons plus qu'à le cueillir...

*

L'impasse était étroite, comme creusée d'un seul coup de la hache d'un titan dans l'épaisseur des vieilles maisons de ce quartier qui, jadis, à l'époque victorienne, avait dû connaître son heure de gloire. Le brouillard s'était légèrement dissipé et les phares d'une voiture, plongeant leurs faisceaux dans l'impasse elle-même, qu'ils prenaient en enfilade, permettaient d'y voir sur une distance d'une dizaine de mètres environ. Plus loin, c'était la bouillie grise du *smog*, qui bouchait tout comme un ciment.

— Nous n'aurons plus qu'à le cueillir ! fit le détective Shayne, ironisant sur les paroles prononcées par l'agent quelques minutes plus tôt. On n'en voit pas le fond, de cette impasse, et dans un coin aussi vétuste que celui-là, il doit y avoir pas mal d'endroits où se cacher. Une véritable partie de cache-cache. Et si le particulier a réellement des regards qui tuent...

Un *bobby* s'approcha.

— Je fais souvent ma ronde par ici, dit-il, et je connais cette impasse pour l'avoir visitée à plusieurs reprises. Des murs lisses de chaque côté, sans portes, ni fenêtres, ni soupiraux. Et, au fond, fermant le passage, un troisième mur, haut de six mètres, lisse également. Seul, une fois entré là-dedans, un singe pourrait s'en échapper...

— Donc, fit Morane, si notre homme s'y est bien réfugié, il doit encore s'y trouver ?

— J'en suis sûr, sir, répondit l'agent.

Bob Morane, Archibald, le professeur Clairembart et Bill Ballantine se trouvaient maintenant, entourés de policiers en uniforme et en civil, à l'entrée de l'impasse. Martine Hems, elle, avait pris place dans un car où, sous la vigilance toute paternelle de plusieurs agents, elle pourrait se remettre de ses angoisses.

Le Commissioner de Scotland Yard paraissait soucieux. Au bout de quelques secondes de réflexion, il sembla soudain prendre une décision.

— Il faudra pourtant qu'on y aille, dit-il d'une voix forte. Cette situation ne peut s'éterniser... Vous avez fait distribuer les armes, Shayne ?

— Oui, commissaire, répondit l'interpellé. Avancez, vous autres...

Une demi-douzaine d'agents, armés de mitrailleuses, vinrent se ranger à l'entrée de l'impasse, dans laquelle ils firent mine de pénétrer, mais Sir Archibald les en empêcha du geste.

— Attendez, fit-il.

Il mit les mains en porte-voix de chaque côté de sa bouche et hurla à pleins poumons :

— Rendez-vous !... Vous n'avez aucune chance de nous échapper !...

Le commissaire possédait une voix de stentor, qui devait porter très loin, mais seul le silence répondit à cette sommation. Quelques secondes s'écoulèrent, dans l'attente, puis Sir Archibald cria à nouveau :

— Rendez-vous !... Vous n'avez aucune chance. Encore le silence...

— Tant pis, grommela le commissaire. Il faut y aller. Mettons-nous en deux files, l'une contre le mur de droite, l'autre contre le mur de gauche, en nous faisant le plus petits possible. Et que ceux qui sont armés tirent à vue. L'homme auquel nous avons affaire, s'il s'agit bien d'un homme, n'est pas de ceux-là avec qui l'on prend des précautions oratoires...

Lentement, la petite troupe se coula le long des murs, s'enfonçant à travers la brume rendue lumineuse par la clarté des phares. Ils avançaient lentement, en marchant de biais, comme les crabes. Le doigt sur la gâchette de leurs armes, les

agents porteurs de mitrailleuses allaient en avant, prêts à faire feu sur toute silhouette suspecte.

Pourtant, ils atteignirent le mur fermant l'impasse sans avoir rencontré quiconque. Ils eurent beau regarder dans le moindre recoin, nulle part ils ne devaient découvrir l'homme-aux-regards-qui-tuent.

— On dirait que notre gaillard a réussi à s'échapper, fit Morane.

Archibald Baywatter promena le faisceau de la puissante lampe électrique qu'il tenait à la main sur la haute muraille, qui semblait défier toute tentative d'escalade.

— S'échapper ? fit le chef du Yard. Je me demande comment il aurait pu... Non, si notre homme a pénétré dans ce cul-de-sac, comme l'ont affirmé mes hommes, il doit y être encore...

— Pourtant, remarqua Clairembart, nous devons nous rendre à l'évidence : il n'y a personne ici.

Soudain, un des agents, qui inspectait la base de la muraille à l'aide d'une lampe, lança un appel, à l'adresse de Sir Archibald.

— Venez voir, sir !...

Le commissaire et ses compagnons se penchèrent, pour apercevoir un petit tas de cendres, d'où montait un peu de fumée. Du bout des doigts, Sir Archibald toucha les cendres.

— Elles sont encore chaudes, fit-il. Il y a quelques minutes à peine, quelqu'un a brûlé quelque chose ici...

— Et ce quelqu'un, ce serait notre homme-aux-regards-qui-tuent ? supposa Clairembart.

Archibald Baywatter hocha la tête.

— Je ne vois pas qui cela pourrait être d'autre...

— Reste à savoir ce qu'il a brûlé, glissa Bob.

— Pourquoi, après tout, ne se serait-il pas détruit lui-même ? tenta d'expliquer Bill Ballantine. Se voyant acculé, il aura tourné les rayons rouges contre sa propre personne...

— En se regardant dans les yeux sans doute, ironisa Morane. Non, il doit y avoir...

Le Français n'eut pas le temps d'achever. Un policier venait de crier, braquant sa lampe vers le haut, éclairant le mur de gauche :

— Là !... Là !...

Mais Morane et ses compagnons eurent beau regarder dans la direction indiquée, ils ne distinguèrent que la haute muraille de brique, bordant latéralement l'impasse et dont la brume masquait le sommet.

— Qu'avez-vous vu, Robin ? demanda Baywatter à l'adresse de l'agent.

L'interpellé hésita avant de répondre.

— Je ne sais pas, commissaire, finit-il par expliquer. C'était comme une grosse araignée... Elle courait le long du mur, et puis elle a disparu dans le brouillard...

— Une grosse araignée, Robin ? fit le commissaire en fronçant les sourcils.

— Oui, sir, une énorme araignée. Vraiment énorme... Aussi grosse que... un grand chien-loup, sir... Sauf votre respect, sir...

Baywatter foudroya le malheureux policier du regard.

— Ah ça ! Robin, auriez-vous bu, par hasard et auriez-vous des hallucinations ? Une araignée grosse comme un chien-loup, ça n'existe pas... Vous m'entendez, Robin : *Ça n'existe pas...*

Le malheureux policier recula d'un pas. Le chef suprême de Scotland Yard avait élevé la voix, ce qui semblait l'impressionner très fort.

— Bien sûr, sir, balbutia-t-il. Je n'ai pas bu, bien sûr... mais j'ai dû mal voir... Avec ce brouillard... Bien sûr... Des araignées pareilles, ça n'existe pas...

Pendant que ces propos s'échangeaient, Bob Morane n'avait pas cessé d'observer l'agent Robin. Celui-ci paraissait sincère quand il avait parlé de l'araignée géante. Bien entendu, Sir Archibald avait raison, en affirmant que des araignées grosses comme des chiens policiers ça n'existait pas. Mais un homme aux-regards-qui-tuent, ça n'existant pas non plus. Et pourtant... » !

3

La grosse limousine de la police, qui emportait Bob Morane, Archibald Baywatter, le professeur Clairembart, Bill Ballantine et Martine Hems en direction de Scotland Yard, fonçait à travers le brouillard qui se dissipait toujours davantage sous l'action d'un petit vent qui venu de la mer remontait la Tamise. Morane et ses compagnons auraient aimé interroger immédiatement la jeune fille, lui demander pourquoi elle était venue à Londres, afin d'y retrouver le professeur Clairembart, et pourquoi, à son avis, l'homme-aux-regards-qui-tuent en voulait-il ainsi à sa vie ? Mais Martine Hems n'était pas encore tout à fait remise de ses émotions et l'on avait préféré lui laisser encore un peu de répit...

Troublant le silence régnant dans la voiture, le timbre du poste à ondes courtes grésilla. Sir Archibald établit le contact, et aussitôt une voix connue, mais déformée par les parasites, déclara :

— Ici détective Shayne, à voiture 12...

— Voiture 12, répondit le commissaire. Ici Baywatter... À vous...

À nouveau, la voix de Shayne se fit entendre.

— Voiture suspecte a tenté de sortir du quartier en surveillance. Elle a forcé les barrages et ne s'est pas arrêtée à nos injonctions. Nous l'avons prise en chasse. Elle se dirige vers la Tamise... À vous...

— Continuez la chasse, commanda le Coromissioner. Nous allons nous aussi vers la Tamise... Tenez-vous en contact radio avec nous afin de nous guider... Over...

La communication momentanément interrompue, Sir Archibald lança un ordre au chauffeur et la limousine, prenant un virage à angle droit, fonça à toute allure, dans un déchaînement de sirènes. Par ce brouillard qui, bien que se dissipant un peu, demeurait cependant épais, les rues de la

capitale anglaise étaient assez peu fréquentées, les Londoniens préférant demeurer calfeutrés chez eux. Pourtant, cette course quasi à l'aveuglette avait quelque chose d'hallucinant et de dangereux. Heureusement, le chauffeur devait avoir l'habitude de ce genre de colin-maillard automobile, et il se dirigeait à travers le *smog* comme s'il marchait au radar.

Régulièrement, chaque vingt secondes environ, un appel radio du détective Shayne venait corriger la route suivie. Les fuyards continuaient à se diriger vers la Tamise, que la limousine atteignit à hauteur de Tower Bridge.

À ce moment, un nouvel appel de Shayne intervint.

— Les fuyards filent à belle allure, après avoir manqué à plusieurs reprises de provoquer des accidents, en direction des docks... Continuons la poursuite... Over...

Dépassant Tower Bridge, la limousine, ses sirènes déchaînées, fila vers l'est, le long de Wapping High street pour, contournant la première boucle de la River, longer le Limehouse Reach et s'engager sur la West Ferry road. C'est alors que la sonnerie de la radio se fit entendre à nouveau. C'était toujours Shayne qui parlait.

— Nous sommes maintenant sur Preston road, dit-il, un peu en dessous de l'entrée du Blackwall tunnel. La voiture que nous poursuivions a heurté un pylône et a effectué plusieurs tonneaux... Elle brûle à présent...

— Ses passagers ?

— À l'intérieur de la voiture... À griller...

— Mais bon sang !... Vous avez des extincteurs à main ?

— Nous les avons employés, sir... Mais on n'éteint pas de l'essence enflammée comme ça... J'ai l'impression que, quand les flammes seront éteintes, on ne retrouvera les fuyards qu'à l'état de rosbifs trop cuits...

— Faites pour le mieux, Shayne, lança le commissaire. Nous arrivons...

La limousine continuait sa route. Elle contourna l'Isle of Dogs, pour s'arrêter finalement au bout de Preston's road, à un endroit où plusieurs voitures de police entouraient les débris fumants d'un véhicule renversé.

Déjà, le détective Shayne s'était avancé vers l'auto de son chef.

— Du nouveau ? interrogea Baywatter, qui avait baissé la vitre de la portière avant...

Shayne hocha la tête.

— On a réussi à éteindre le feu et à sortir les passagers. Comme je l'avais supposé, ils sont plutôt en mauvais état. Grillés comme des damnés... Tout ce que je puis vous dire, c'est que le conducteur était un Chinois, ou du moins un Asiatique. Quant à l'homme qui l'accompagnait, impossible de dire à quelle race il appartenait. Tout ce dont on peut être certain, c'est qu'il était d'assez petite taille, presque un nain...

— Bref, fit Sir Archibald, nous ne saurons jamais si ces malheureux avaient quelque chose de commun avec l'homme-aux-regards qui-tuent...

— Le fait qu'ils fuyaient le quartier et ont forcé les barrages de police tend à le prouver, sir...

— Bien sûr... Bien sûr... Mais il peut aussi s'agir d'une coïncidence... Il faudra essayer d'en apprendre le plus possible sur ces deux hommes...

— Nos laboratoires vont se mettre à la besogne, assura le détective Shayne. Ah ! j'oubliais : la voiture accidentée, à bord de laquelle les fuyards se trouvaient a été identifiée. Une des plaques minéralogiques est demeurée intacte. Il s'agit d'une auto volée...

Le chef de Scotland Yard parut soulagé. Visiblement, il lui était pénible de supposer que la poursuite eût pu causer la mort de victimes innocentes.

— Eh bien ! fit-il, voilà au moins quelque chose qui nous assure que les deux victimes n'étaient pas des saints... Tenez-moi au courant, Shayne. Je serai à mon bureau de Victoria...

— Parfait, sir... Je me tiendrai constamment en rapport avec vous...

Sir Archibald referma la vitre de la portière et se tourna vers Morane, Clairembart et Ballantine assis au fond de la voiture, en compagnie de Martine Hems.

— Qu'en pensez-vous, mes amis ? interrogea le commissaire.

Morane fit la grimace.

— Ce que j'en pense ?... Pour tout vous dire, pas grand-chose de bon... Trop insolite tout ça, trop mystérieux... Un homme dont les yeux lancent des rayons mortels, une voiture volée, conduite par un Chinois, qui capote dans le brouillard, cela me fait immanquablement penser à quelqu'un à qui je préférerais ne pas penser...

Une moue, faisant pendant à la grimace de Bob, plissa le visage racé du Commissioner.

— Eh oui !... fit-il. Eh oui !... Hélas !... Hélas !... Enfin, espérons qu'il n'en sera rien et que nos craintes ne sont pas fondées...

Il se tut durant quelques instants, puis enchaîna :

— Mais nous n'avons plus rien à faire ici. Gagnons mon bureau au plus vite. Là, Miss Hems pourra nous raconter son histoire en détail. Peut-être nous éclairera-t-elle...

Ni le professeur Clairembart, ni Bill Ballantine n'avaient prononcé une seule parole, mais à l'expression de leurs visages, soucieux sous la clarté du plafonnier, on comprenait qu'ils devaient songer eux aussi, avec appréhension, à ce quelqu'un dont venait de parler Morane.

*

Dans le bureau de Sir Archibald Baywatter, à Scotland Yard, Martine Hems avait commencé son récit en s'adressant plus directement à Clairembart, le seul qu'elle connaissait un peu de ces hommes dont tous les regards convergeaient vers elle, qui tous guettaient ses paroles.

— Vous connaissez mon grand-père, professeur, avait commencé la jeune fille, et vous connaissez également sa demeure, ce vieux château, ancienne forteresse des Templiers, bâti sur un éperon rocheux, en plein monts d'Auvergne, et auquel les paysans ont, depuis des générations, donné le nom évocateur de Castel des Mauvents – le Château des Mauvais Vents. Bien des légendes, sinistres pour la plupart, courrent sur cette immense bâtie, comme sur toutes les constructions du même genre, mais la campagne, aux alentours, est belle et

sauvage, surtout au printemps et en été et, depuis ma plus tendre enfance, j'y passe des vacances heureuses.

» Comme vous le savez, mes parents sont morts alors que j'avais douze ans, et ce fut mon grand-père qui prit soin de moi. Il est riche, mais ses travaux de physicien l'absorbent. En outre, dans la région où s'élève le Castel des Mauvents, il n'y a guère de bonnes écoles, et on me mit en pension à Paris. Ce fut à la fin de la dernière année scolaire que mes études s'achevèrent. Plus rien ne s'opposa donc à ce que je vinsse habiter définitivement avec grand-père...

» Durant deux mois, tout se passa pour le mieux. Pendant que mon grand-père continuait secrètement ses travaux, j'essayais, avec l'aide des domestiques, de rendre aussi agréable que possible la sévère demeure...

» Ce fut à la fin de l'été que les choses se gâtèrent. Un soir, une grande auto noire franchit le pont de pierre enjambant les douves qui entourent de tous côtés le castel. Un homme étrange descendit de la voiture et fut reçu par mon aïeul, qui alla s'enfermer avec lui durant plusieurs heures dans son grand laboratoire situé au sommet du donjon. Quand l'inconnu fut parti, mon grand-père semblait soucieux et excité, un peu comme un alchimiste auquel on vient de promettre le secret de la pierre philosophale.

» Le mystérieux personnage revint souvent, s'enfermant parfois durant plusieurs jours avec grand-père dans le laboratoire du donjon. Parfois, ils se faisaient monter à manger ; parfois non. À plusieurs reprises, inquiétée par ces trop longues absences, j'allai frapper à la porte du laboratoire, mais je n'obtins aucune réponse, comme si, réellement, il n'y avait personne à l'intérieur, alors que j'avais vu grand-père et l'inconnu à l'auto noire y pénétrer...

» Ce manège dura deux mois environ. L'automne était venu et, au fur et à mesure que les jours passaient, le caractère de mon grand-père se transformait. Il devenait ombrageux, morose, indifférent à tout ce qui l'entourait, même vis-à-vis de moi, sa petite-fille, pour qui il avait toujours marqué une très grande affection. Et puis, brusquement, le changement s'accentua, et grand-père alla jusqu'à décider de ne plus prendre

ses repas en ma compagnie, pour se les faire porter dans son laboratoire où il s'enfermait. Finalement, ce fut à peine si je le vis encore quelques minutes par jour. Quant à l'homme à l'auto noire, il ne venait plus guère à Mauvents, mais souvent on devait apercevoir sa voiture sur les routes de campagne, aux environs du château.

» En même temps, des bruits étranges couraient dans la contrée. On parlait de démons aux yeux de feu, de mystérieux véhicules qui, la nuit, tous feux éteints, roulaient par les chemins, en direction du lieu-dit Cloître des Templiers, très vieille abbaye en ruine, voisine du château, et qui, depuis toujours, passe pour être hantée. Ces rumeurs firent même l'objet d'une très brève enquête de la part de la gendarmerie, qui envoya quelques hommes inspecter l'abbaye, où ils ne découvrirent rien de suspect. Et l'on mit tout cela sur le compte de l'imagination trop fertile des paysans de cette contrée quasi déserte, encore fort arriérée, et où règne toujours une superstition presque moyenâgeuse.

» Au château cependant, tout allait mal. Grand-père avait fait couper le téléphone, ce qui obligeait Gaspard, notre vieux majordome, de descendre au village voisin pour faire les provisions. Les jours passant, Mauvents devenait de plus en plus sinistre. Grand-père, jadis aimé de tous, s'était, par ses allures farouches, toutes nouvelles, attiré l'inimitié des campagnards, et aussi des domestiques du château qui, l'un après l'autre, nous quittèrent, à l'exception de Gaspard et d'une vieille bonne à moitié sourde et superstitieuse comme il n'est pas permis de l'être à notre époque. Il est probable que, si elle ne nous avait été à ce point fidèle et si elle n'avait connu quelques formules d'exorcisme particulièrement efficaces, elle eût elle aussi fini par déserter.

» De mon côté, je faisais d'étranges découvertes. Parfois, le soir, du sommet d'une des tours du château, je voyais d'étranges lueurs rouges s'allumer parmi les ruines du Cloître des Templiers. J'en parlai à grand-père au cours d'une de nos rares entrevues, mais je n'obtins de lui aucune réponse satisfaisante.

» Une nuit, je décidai de mener ma petite enquête personnelle et je me glissai hors du château par une poterne

dérobée, pour gagner les abords du Cloître des Templiers. Là, j'assistai à un drame qui acheva de me plonger dans la terreur.

» Contrairement à l'habitude, le cloître n'était pas désert. Par quel hasard, des touristes, en cette époque déjà tardive de l'année, étaient-ils venus échouer là ? Je serai bien en peine de le dire. Toujours est-il que, non seulement ils avaient pénétré dans les ruines au cours de la journée, mais ils s'y étaient laissés surprendre par la nuit, et leur tente se dressait maintenant à proximité d'une voiture d'un modèle assez ancien. À travers la toile mince de l'abri, éclairé de l'intérieur, je distinguais leurs ombres – ils étaient au nombre de deux – et entendais les propos banaux qu'ils échangeaient. Ils parlaient notamment de découvertes faites au cours de leur exploration diurne, découvertes qui n'avaient pas manqué de les intriguer. Je crois qu'il s'agissait de colonnes pivotantes ou de quelque chose de semblable...

» Je n'eus cependant pas le temps d'en savoir davantage. De derrière un pan de mur, quatre silhouettes humaines étaient apparues. Elles portaient de longs manteaux et des chapeaux aux bords baissés. Elles s'approchèrent de la tente, mais je ne pus distinguer les traits de leurs visages. Dans la pénombre, ils me parurent singulièrement hostiles, avec une expression figée et menaçante à la fois.

» Et, soudain, je compris que quelque chose de terrible allait se passer. Je voulus crier pour avertir les malheureux qui, sous la tente, ne semblaient se douter de rien, mais je n'en eus pas le temps. Sous les chapeaux, à la place des yeux, des points rouges s'étaient allumés. Et des rayons de feu jaillirent, frappant la tente qui, en un instant, s'embrasa, fut réduite en cendres impalpables en même temps que ses occupants. Les quatre ombres se tournèrent alors vers la voiture et firent converger sur elle leurs rayons. Le métal se tordit, se mit à fondre presque instantanément, et il n'y eut bientôt plus sur le sol que quelques débris fumants... Telle fut ma première rencontre avec les hommes-aux-regards-qui-tuent...

» Terrorisée comme vous devez le penser, j'étais demeurée cachée derrière un amas de pierres et je me gardai bien de me montrer, peu soucieuse d'être aperçue par les quatre monstres.

Tremblante, j'attendis qu'ils aient accompli leur travail de destruction. Finalement, ils se retirèrent de la même façon qu'ils étaient venus...

» Je patientai de longues minutes, pour être bien certaine qu'ils s'étaient éloignés, puis je revins en hâte vers le castel, croyant à tout moment entendre des pas derrière moi et m'attendant à voir les menaçantes lueurs rouges s'allumer dans les ténèbres. Je savais à présent que les démons aux yeux de feu dont parlaient les paysans étaient bien réels...

» Ce fut néanmoins sans avoir fait de mauvaise rencontre que je regagnai Mauvents. Le lendemain, je fus sur le point de relater mes aventures de la nuit à grand-père, mais je n'en fis rien cependant. Il avait tellement changé moralement depuis quelques semaines que j'avais l'impression d'être en présence d'un autre homme. Avertir la gendarmerie ?... Peut-être ne m'aurait-on pas crue. Et puis, je devinais que mon grand-père était, directement ou indirectement, mêlé à cette affaire, et je ne voulais pas le compromettre, sûr qu'il n'y prenait part qu'à son corps défendant. C'est alors que je pensai à vous, professeur Clairembart, le vieil ami de mon pauvre grand-père. Je conçus le projet d'aller vous voir à Paris pour vous demander conseil. Je savais aussi que vous étiez lié avec le fameux commandant Morane, qui peut-être pourrait m'aider. Je mis aussitôt ce projet à exécution mais, quand je voulus quitter le château, les ennuis commençèrent. Je trouvai ma voiture sabotée. Je tentai de gagner à pied le village voisin pour y prendre l'autobus à destination de la plus prochaine gare mais, sur le chemin descendant du castel, je vis, de loin, quatre noires silhouettes dressées là dans l'intention évidente de me barrer la route. Je reconnus les hommes-aux-regards-qui-tuent, et je m'en retournai.

» Pourquoi voulait-on m'empêcher ainsi de quitter Mauvents ? Il devait y avoir de bonnes raisons à cela. Des raisons graves. Sans doute quelque nouveau crime se préparait-il dans l'ombre... Finalement, déguisée en paysanne, je réussis, profitant de la nuit, à me faufiler à travers la campagne, que je connaissais heureusement très bien, et à échapper à la surveillance dont j'étais l'objet. À Paris, je gagnai l'appartement

que nous y gardons et où j'avais des vêtements. Je me changeai et me mis aussitôt en rapport avec vous, professeur Clairembart. Mais votre domestique, Jérôme, m'apprit que vous étiez à Londres, et il me donna l'adresse où vous joindre.

» Je pris aussitôt l'avion mais, à mon atterrissage ici, je me rendis compte que mes mystérieux ennemis avaient retrouvé ma trace, depuis Paris peut-être. Ils devaient savoir que j'y avais un appartement et, comme j'avais disparu, ils avaient probablement imaginé de me chercher de ce côté. Toujours est-il qu'à l'aéroport, ici, à Londres, je crus remarquer, derrière le pare-brise d'une voiture, le masque sinistre d'un homme-aux-regards-qui-tuent.

» La suite se résume en peu de choses. Le brouillard obligea mon taxi à me déposer en pleine rue, non loin de mon lieu de destination. Ensuite, la poursuite à travers la brume, mon coup de téléphone et votre intervention...

La jeune fille s'arrêta de parler. Elle regarda anxieusement ses auditeurs, scrutant leurs visages l'un après l'autre. Puis elle dit encore, d'une voix sourde :

— Vous devez m'aider !... Aider mon infortuné grand-père à se débarrasser de l'emprise des gens redoutables qui se sont emparés de sa raison... Peut-être n'est-ce là qu'une intuition de femme, mais j'ai la certitude qu'ils font peser une grave menace sur nous... *sur nous tous...*

4

Pendant tout le temps que Martine Hems parlait, s'adressant plus directement au professeur Clairembart, Bob Morane n'avait cessé de l'observer, et le résultat de cette étude discrète avait été tout à l'avantage de la jeune fille. Sur le visage à l'ovale pur, aux lèvres finement dessinées, au petit nez délicatement retroussé, le tout éclairé par de grands yeux noirs et brillants, cerné par des cheveux sombres aux mèches un peu folles, sur ce visage donc, Bob ne lisait que franchise, bon sens et aussi, bien que Martine fût encore très jeune – dix-huit, dix-neuf ans peut-être – une grande fermeté, indice d'une certaine maturité d'esprit. Cette maturité était d'ailleurs certifiée par la précision du récit, l'aisance des gestes, aisance se doublant d'une grâce qui n'était déjà plus celle de l'enfance.

« Oui, songeait Bob, cette petite me semble vraiment digne d'être aidée. Si son histoire est vraie, et j'en ai la certitude, elle ne doit pas avoir vécu des heures roses ces derniers temps... »

Mais, chez Morane, cette constatation se doublait d'une réelle inquiétude. Comme venait de le confirmer le récit de Martine Hems, quelque chose semblait se tramer en un endroit précis, sans doute les parages du Castel des Mauvents, d'où partirait une menace qui s'étendrait, faisant tache d'huile.

Cette inquiétude devait avoir gagné tous les autres auditeurs de la jeune fille car, quand celle-ci se tut sur son appel à l'aide, il y eut un long silence dans le bureau de Sir Archibald Baywatter. Ensuite, ce dernier posa une question qui était sur toutes les bouches.

— Au début de votre récit, Miss Hems, vous avez parlé d'un personnage qui avait rendu visite à votre grand-père, visite qui a déclenché la suite de tragiques événements que vous nous avez rapportés. Avez-vous une idée quelconque sur l'identité de ce personnage ?

— Sans doute est-ce Satan en personne ! fit Bill Ballantine avec un rire forcé.

Aucun des assistants ne trouva incongrue cette boutade de l'Écossais, comme si réellement le maître des Enfers avait pu prendre quelque part à l'affaire.

Martine Hems, à la question de Sir Archibald, avait répondu :

— Son identité ?... Non, aucune idée, commissaire... Mon grand-père ne me l'a pas révélée... Il m'a parlé si peu ces derniers temps...

— Alors, Martine, insista de son côté le professeur Clairembart, peut-être pourriez-vous nous le décrire, ce personnage...

La jeune fille hocha doucement la tête.

— Je l'ai à peine vu, déclara-t-elle, car il semblait avoir le souci de passer inaperçu... Pourtant, je pense pouvoir vous en donner une description assez précise... Il était grand, presque aussi grand que M. Ballantine, mais plus mince, et légèrement voûté. Il portait un complet et un manteau noir, comme s'il était en deuil...

— Des vêtements qui ressemblaient à ceux d'un clergyman ? demanda Morane.

Martine parut étonnée d'une question aussi précise, mais elle eut un signe affirmatif.

— Oui, c'est bien cela... Des vêtements de clergyman...

— Et son visage ? interrogea à son tour le professeur Clairembart.

— Je l'ai entrevu, mais assez pour que je puisse jamais l'oublier. Une face large, aux pommettes saillantes et à la peau olivâtre. Un nez court, un peu épaté, et des yeux bridés de Mongol, aux prunelles...

— Jaune, hein ? fit Ballantine. Des yeux couleur d'ambre...

La jeune fille semblait aller de surprise en surprise.

— Des yeux couleur d'ambre !... En effet... Jamais je ne les oublierai... Des yeux à peine humains... Mais comment savez-vous ?

— Et son crâne, l'avez-vous vu ? s'inquiéta Sir Archibald.

Martine Hems secoua la tête.

— Chaque fois que je l'ai aperçu, il portait un chapeau, mais sous le rebord de celui-ci il n'y avait pas trace de favoris, ni d'aucun cheveu. Peut-être était-il chauve, ou tondu... Encore un détail, que j'allais oublier : il portait sans cesse des gants de peau noire, et j'ai eu l'impression que sa main droite, bien que capable des mouvements les plus complexes, était postiche...

Une quadruple exclamation éclata.

— Monsieur Ming !

— C'est Lui !... Lui !...

— L'Ombre Jaune !...

— IL est revenu !... IL est revenu !

Une intense stupéfaction s'était emparée de Martine Hems, et c'était dans ses regards que l'interrogation se lisait maintenant.

— Qui est ce Monsieur Ming ?... Et cette Ombre Jaune ? interrogea-t-elle timidement.

— Ce serait trop long à vous expliquer, répondit Morane. Sachez seulement que l'homme que vous avez rencontré aux Mauvents est un être redoutable, prodigieusement intelligent. Le génie du Mal en personne. Il possède d'immenses possibilités et sa science, ses moyens financiers, qu'il serait difficile d'évaluer, en font un adversaire quasi invincible. À de nombreuses reprises, mes amis et moi avons eu l'occasion de nous mesurer à lui, avec des chances diverses, mais sans jamais parvenir à l'abattre définitivement...¹ Jamais sans doute votre grand-père et vous n'auriez pu faire plus mauvaise rencontre...

Cette description morale du personnage, succédant à la description physique qu'en avait faite Martine, acheva de bouleverser cette dernière.

— Mais pourquoi grand-père s'est-il abouché avec un monstre de cette espèce ? fit-elle, comme se parlant à elle-même.

Puis elle demanda à nouveau, à l'adresse de Bob Morane et de ses compagnons :

— Vous m'aiderez, n'est-ce pas ? Vous m'aiderez ?...

¹ Voir Marabout Junior n°142 - 150 - 158 - 162 - 182 - 210.

— Bien sûr... bien sûr... fit Clairembart en tiraillant sa barbiche de chèvre... Reste à savoir comment... L'Ombre Jaune n'est pas un adversaire que l'on traite à la légère... Jusqu'ici, dans cette affaire, tout porte sa marque, c'est dire assez combien il est dangereux...

— À mon avis, lança Bill Ballantine, qui était partisan des solutions radicales, il nous faudrait avertir la police française, qui fera cerner et passer au peigne fin les parages des Mauvents. Le château lui-même et le Cloître des Templiers seront fouillés de fond en combles, et l'on finira bien par découvrir le pot aux roses !...

— Je doute fort que cela se passe de cette façon, fit Sir Archibald. Une telle opération donnerait lieu à pas mal d'allées et venues, nécessiterait la mobilisation d'un effectif policier, voire militaire, assez important. L'Ombre Jaune, s'il s'agit bien d'elle – ce dont je doute à peine – ne manquerait pas d'être alertée, et elle n'a pas l'habitude de se laisser prendre au dépourvu. Lors de la visite du château et du cloître, on ne découvrirait rien... Les oiseaux se seraient envolés...

— Le commissaire a raison, intervint Clairembart. Avec Monsieur Ming, une opération en masse serait vouée à l'échec. À malin, malin et demi. Il nous faut l'avoir par la ruse...

— Tel est mon avis, dit Morane. Demain, je quitterai l'Angleterre en compagnie de mademoiselle Martine, et nous gagnerons le Castel des Mauvents. Je parlerai au professeur Hems et j'essaierai de savoir de quoi il retourne. À la suite de cette entrevue, nous verrons quel plan adopter. Bien entendu, la police française devra se tenir prête à agir, mais discrètement...

— Je me charge des démarches dans ce sens, déclara Archibald Baywatter. Pendant que vous gagnerez Mauvents, en compagnie de Miss Hems, Bob, je me rendrai à Paris, où j'aurai une entrevue avec le chef de la Sûreté, qui est un vieil ami...

— Et, pendant ce temps, je me tournerai les pouces, fit Bill. Pas question... J'irai avec le commandant... Après tout, je suis encore capable de rendre service...

Morane hésitait. Peut-être aurait-il préféré agir seul afin d'éviter, dans la mesure du possible, d'attirer l'attention sur son arrivée aux Mauvents. Mais pouvait-il réellement espérer

abuser Monsieur Ming ? Et puis, il savait que, tôt ou tard, l'aide de Ballantine, en compagnie de qui il avait traversé déjà tant de dangers, se révélerait précieuse.

— Tu nous accompagneras, Miss Hems et moi, Bill, se décida le Français. Sans doute ne serons-nous pas trop de deux pour venir à bout des difficultés qui se dresseront sur notre route... Quant au professeur, il demeurera en liaison avec la Sûreté. Cela pourra être utile, car il nous connaît bien et, en cas de coup dur, il pourra prévoir nos réactions et agir en conséquence...

*

Deux jours après la nuit où s'étaient déroulés les événements qui précédent, la Jaguar de Bob Morane, à bord de laquelle avaient pris place Morane lui-même, Martine Hems et Bill Ballantine, ce dernier ayant casé son énorme corps sur l'étroite banquette arrière, la Jaguar donc filait à belle allure le long des routes sinueuses des monts d'Auvergne. On était au milieu de l'après-midi mais le ciel gris, plombé, de l'automne, donnait une impression de fin de journée. Paysage triste, lugubre avec les arbres déjà dépouillés, qui se détachaient en filigranes noirs sur l'étendue des campagnes pelées, aux verts éteints. Les rares maisons que l'on rencontrait étaient de petites fermes misérables, collées au pied des monts comme si elles avaient été oubliées là.

— Sinistre, le coin ! fit Ballantine en haussant la voix pour dominer le ronronnement du moteur. M'étonne pas, Miss Hems, que vous ayez été prise de panique. Belzébuth lui-même en aurait des idées noires...

— En été, la région est très belle, fit Martine, comme si elle s'excusait.

— Ouais mais, justement, nous ne sommes pas en été, maugréa encore le géant. Faut reconnaître d'ailleurs qu'en Écosse il ne fait pas plus folichon pour le quart d'heure...

Morane, lui, ne disait rien. Il conduisait avec méthode, les dents serrées, le front barré par une ride d'inquiétude. L'aspect de la région n'annonçait rien de bon, surtout avec l'Ombre Jaune à la clef.

La Jaguar amorça un nouveau tournant, en sortit en dérapant légèrement sur le revêtement humide et déboucha face à un large plateau dominé par une hutte au sommet de laquelle se dressait une énorme construction de pierre grise que Martine Hems désigna du doigt, en disant simplement :

— Voilà Mauvents !

C'était un prodigieux morceau d'architecture, comme seul le Moyen Âge sut en produire. Un grand quadrilatère de murailles cyclopéennes, aux sommets ornés par la dentelle rébarbative des créneaux et des mâchicoulis, et flanquées aux angles de tours épaisses, crevées de meurtrières et aux toits pointus. Au centre, on distinguait, dominant le tout, la masse du donjon. C'était à la fois merveilleux, impressionnant et tragique. On aurait pu se croire transporté en plein conte de fées... devant le repaire de l'ogre.

Martine avait indiqué une route étroite, à peine empierrée et qui montait à flanc de plateau, qu'elle semblait vouloir entourer tel un serpent gris.

Bob y lança la Jaguar et il lui fallut près d'un quart d'heure, par respect envers les amortisseurs de la voiture, pour atteindre le sommet du plateau, que la route longeait, en direction de la butte où se dressait le manoir.

Au passage, Martine désigna, sur la gauche, un groupe de ruines à demi envahies par la végétation, privée de feuilles à cette époque de l'année.

— Là, c'est le Cloître des Templiers...

Un champ de pierres grises, presque noires. Arcades éboulées, stèles penchées comme des guerriers prêts à s'abattre, frappés à mort, colonnes étêtées. La chapelle, aux proportions d'église, réduite, tous murs écroulés, à sa seule nervation gothique, n'était plus qu'un grand squelette insolite, issu de quelque légendaire zoologie. Sous la lumière pauvre de cet après-midi finissant d'automne, l'ensemble des ruines faisait songer davantage à une nécropole qu'à un cloître.

— On va jeter un coup d'œil ? fit Bill.

Sans quitter la route du regard, Morane se tourna à demi vers son ami.

— Pas encore, Bill. Inutile de mettre la charrue avant les bœufs... Pour l'instant, notre objectif numéro un est le château...

La voiture avait d'ailleurs déjà laissé le cloître derrière elle et, après avoir roulé encore, à allure réduite, durant cinq minutes environ, elle s'engagea sur le raidillon menant au castel qui, au fur et à mesure de la montée, prenait des proportions de plus en plus impressionnantes, se découvant en noir sur la plombagine du ciel.

Un dernier virage et, s'engageant sur l'arche de pierre qui, sans doute, avait remplacé l'antique pont-levis, la Jaguar s'immobilisa devant un énorme portail à deux battants et flanqué de tours de garde.

— Klaxonnez quatre fois, fit Martine à l'adresse de Bob. Trois coups très courts, et un long...

Morane obéit et les meuglements de l'avertisseur déchirèrent à quatre reprises le silence, troublé seulement jusqu'ici par le bruit du moteur et les croassements des corbeaux.

Quelques secondes s'écoulèrent, puis les battants s'ouvrirent en grinçant, sans qu'il parut y avoir personne derrière.

— Un ouvre-porte électrique, tout simplement, expliqua Martine. Il se manœuvre de l'office...

Déjà, Morane avait fait avancer la voiture, qui franchit le portail, derrière lequel on apercevait, en levant la tête, la grille aux épais barreaux d'une herse levée.

Le véhicule dépassa les tours de guet et déboucha dans une large cour carrée, aux pavés en ronde bosse et cernée sur ses quatre faces par les murailles cyclopéennes aux chemins de ronde larges comme des routes nationales. Au centre de ce vaste quadrilatère s'élevait le donjon lui-même, à l'origine simple tour carrée mais à la base de laquelle à l'époque de la Renaissance sans doute, étaient venues s'agglomérer des constructions proliférantes, au style moins rébarbatif que la tour elle-même et auxquelles des motifs architecturaux, sentant la recherche et le tarabiscot, donnaient un aspect plus humain.

La voiture alla s'immobiliser devant un perron flanqué de lions de pierre, et ses occupants mirent pied à terre.

Martine Hems invita ses compagnons à pénétrer dans l'aile du bâtiment servant d'habitation, et bientôt tous trois furent

installés dans une vaste salle aux murs lambrissés et au plafond soutenu par d'épaisses poutres sculptées. Dans une grande cheminée à hotte de pierre, quelques troncs d'arbres, empilés sur des chenets, brûlaient à flammes vives.

Jusqu'alors, personne ne s'était encore montré. Le castel paraissait désert.

— On dirait le château de la Belle au Bois Dormant, remarqua Ballantine. Nos plus sinistres manoirs écossais sont plus gais que celui-ci, cela dit sans vouloir vous froisser, bien sûr, Miss Martine...

Le géant venait à peine de prononcer ces paroles qu'un homme pénétra dans la salle. Il portait un gilet rayé de valet et, malgré ses cheveux blancs, semblait n'avoir pas d'âge. Son visage était de ceux-là que l'on oublie aussitôt après les avoir vus. Il s'inclina légèrement devant Martine, en disant :

— Je suis content que vous soyez de retour, mademoiselle... Il fait bien triste ici sans vous...

La jeune fille désigna Morane et Ballantine au domestique.

— Ces messieurs seront nos invités durant quelques jours, Gaspard. J'aimerais qu'ils se sentent ici comme chez eux...

— Il en sera fait suivant vos désirs, mademoiselle... Peut-être pourrais-je, dès maintenant, en attendant l'heure du dîner, leur montrer les chambres qu'ils occuperont pendant leur séjour au castel...

Cinq minutes plus tard, chargés de leurs valises, tirées du coffre de la Jaguar, Morane et Bill gravissaient, sur les talons de Gaspard, le large escalier de pierre voûté du donjon. Leurs chambres, — voisines l'une de l'autre, étaient éclairées par des fenêtres ogivales garnies de vitres sous plomb, de teinte glauque, laissant passer fort peu de lumière.

Quand Bob fut seul dans sa chambre, il jeta sa valise sur le lit à baldaquin et l'ouvrit, pour commencer par en tirer un gros coït automatique qu'il glissa dans la ceinture de son pantalon, sous sa veste. Bill et lui avaient en effet pris la décision d'être armés sans cesse durant leur séjour aux Mauvents car, si l'on avait réellement affaire à l'Ombre Jaune, il fallait s'attendre à tout. Surtout au pire...

Après avoir rangé ses effets dans une grande armoire Renaissance où toute une famille eût pu se tenir à l'aise, Morane regagna la salle du bas, où il retrouva sa jeune hôtesse. Quelques minutes plus tard, Bill venait les rejoindre.

Martine jeta un coup d'œil à sa montre-bracelet.

— L'heure avance, dit-elle. Bientôt nous pourrons dîner...

— Et le professeur Hems, fit Morane, aurons-nous la chance de le rencontrer ce soir ?

La jeune fille eut un geste vague.

— Je vous ai dit que, depuis un certain temps, grand-père prenait ses repas dans le laboratoire. Je l'ai fait prévenir de votre présence au château. Peut-être, en votre honneur, dérogera-t-il à la règle qu'il semble s'être imposée et viendra-t-il prendre place à la table commune...

Mais l'espoir de Martine fut déçu. Le dîner se passa sans que le professeur Hems fasse son apparition, circonstance qui ne manqua pas d'intriguer Morane et Ballantine, car d'après ce que leur avait dit le professeur Clairembart, Gustave Hems était un personnage d'une grande courtoisie, qualité qui, seule, pouvait être contrebalancée par une distraction quasi maladive. Était-ce à cette distraction qu'il fallait attribuer l'absence du physicien ? Bob l'espérait, mais sans y croire.

L'heure du coucher vint sans qu'aucun fait nouveau n'éveillât l'attention des enquêteurs, car c'était réellement en enquêteurs que Morane et Ballantine étaient venus aux Mauvents. Ce qu'ils voulaient, c'était non seulement découvrir le secret des hommes-aux-regards-qui-tuent, mais surtout parvenir jusqu'à Monsieur Ming si, comme ils le pensaient, c'était bien le terrible Mongol qui tirait les ficelles dans cette mystérieuse affaire.

Il était dix heures du soir quand Morane, Ballantine et Martine Hems se retirèrent dans leurs chambres respectives, situées toutes trois au même étage du donjon.

Longtemps, Bob demeura étendu tout habillé sur son lit. Il avait poussé le verrou fermant de l'intérieur la lourde porte de chêne sculpté et, seule, une petite lampe de chevet éclairait la vaste pièce. Au-delà du cercle de lumière, l'ombre tissait ses phantasmes, mais Morane en avait vu d'autres, et il n'était pas homme à se laisser emporter par de sottes terreurs. Avant de

s'étendre, il avait fouillé la chambre pour s'assurer que personne n'y était caché. En outre, le verrou était poussé et il avait son automatique à portée de la main. Une arme tirant des balles presque aussi grosses que le pouce, et dont il savait se servir avec l'habileté d'un champion de tir. Que pouvait-il lui arriver ?

« Demain, songea Bob, nous irons s'il le faut, relancer le professeur Hems dans son laboratoire, et il faudra bien qu'il éclaire notre lanterne. Si Monsieur Ming tire les ficelles, nous ne tarderons pas à le savoir... »

Soudain, il sursauta, car un bruit ténu venait d'attirer son attention. Cela venait du côté de la porte. Il tourna la tête dans cette direction, pour se rendre compte que le lourd bec-de-cane de fer forgé tournait lentement, manœuvré de l'extérieur.

Bob Morane comprit alors que quelqu'un tentait de pénétrer dans sa chambre...

5

— Est-ce toi, Bill ?

Morane s'était dressé légèrement, les yeux fixés sur la porte. Sa question était d'ailleurs inutile, car il savait que ce n'était pas Bill.

Arrivé à fond de course, le bec-de-cane s'était arrêté de tourner, et Bob comprenait que l'on pesait sur le battant, que seul le verrou empêchait de s'ouvrir. Et si quelque chose empêchait Bill d'appeler ? S'il voulait éviter d'attirer l'attention par exemple ?

— Est-ce toi, Bill ? répéta Morane à mi-voix. Toujours pas de réponse. Cette fois, Bob ne douta plus : ce ne pouvait être Bill, sinon celui-ci, eh admettant qu'il ne désirât répondre, se serait arrangé pour se faire reconnaître d'une façon ou d'une autre.

Se redressant tout à fait, Morane empoigna son automatique de la main droite tandis que, de l'autre, il éteignait la lampe de chevet. Ensuite, il fouilla sous son oreiller pour récupérer la puissante torche électrique qu'il y avait glissée avant de s'étendre. Lampe et automatique braqués en direction de la porte, il demeura alors, assis sur le lit, dans les ténèbres, à attendre que le visiteur nocturne, s'il réussissait à venir à bout du verrou, pénétrât dans la chambre. Bob l'aveuglerait alors brusquement du faisceau de sa lampe.

Tout ne devait cependant pas se passer comme l'avait escompté Morane car, soudain, venant du dehors, un appel fusa, proche mais amortis par l'épaisseur des murs.

— Au secours !... Commandant Morane !... Au secours !...

Bob aurait pu croire à un piège tendu pour le faire sortir de la chambre, mais il avait reconnu la voix de Martine Hems. Sans même songer que quelqu'un aurait pu contrefaire cette voix, Morane, sa lampe allumée dans une main, son gros automatique dans l'autre, se catapulta vers la porte. Avec le canon de son arme, il libéra le verrou, pour ensuite ouvrir

brusquement le battant, prêt à ouvrir le feu sur quiconque s'apprêterait à l'assaillir. Pourtant, derrière le lourd panneau de chêne, il n'y avait personne.

À nouveau, les appels, toujours lancés par la voix de Martine, éclatèrent, plus lointains à présent, comme s'ils retentissaient à l'intérieur des murailles. Immédiatement, Morane se précipita dans la direction d'où venaient ces appels. Pourtant, il avait à peine parcouru quelques mètres qu'une grande ombre se dressa devant lui. Déjà, il pointait torche et automatique vers cette ombre, quand il reconnut Bill Ballantine.

Le colosse était en pyjama et sa chevelure ébouriffée, ses traits bouffis indiquaient qu'il avait été surpris en plein sommeil.

— Qu'est-ce que c'était, commandant ? interrogea-t-il. On aurait dit la voix de Miss Martine.

— C'était sa voix, Bill. Elle m'appelait à son secours... Pourvu qu'il ne lui soit rien arrivé !... Mettons-nous à sa recherche...

— Si nous allions jeter un coup d'œil jusqu'à sa chambre, pour commencer, proposa Bill.

L'idée était bonne et ils se dirigèrent vers la chambre de la jeune fille. Ils allaient l'atteindre, quand quelque chose, au fond du couloir, bougea dans le faisceau de la torche : une silhouette humaine qui s'avancait à pas lents en direction des deux amis. Toute noire, elle portait un long manteau et un chapeau aux bords baissés. Immédiatement, elle rappela quelque chose à Bob : une ombre toute semblable, rencontrée deux jours plus tôt, dans le *smog*, à Londres.

Toujours à pas lents, l'homme-aux-regards-qui-tuent continuait à avancer, et il était possible à présent de distinguer ses traits. Un masque figé, avec des yeux noirs, pareils à des trous de vrilles.

Cette fois, Morane n'attendit pas que les terribles lucioles rouges s'allumassent dans ces prunelles vides. Immédiatement il avait braqué son automatique, visant entre les deux yeux. Par trois fois, il fit feu mais, comme déjà, à Londres, rien ne se passa, bien que Bob fut certain d'avoir atteint sa cible. L'étrange personnage ne tomba pas. Il se contenta de s'arrêter, alors que,

logiquement, l'impact des balles eût dû le projeter contre la muraille. Ensuite, il fit volte-face et se mit à fuir.

— Poursuivons-le ! cria Morane. Et essayons de l'avoir vivant...

L'homme-aux-yeux-qui-tuent avait disparu derrière un des angles du couloir et, quand Bob et Ballantine y parvinrent à leur tour, il avait disparu, comme avalé par les murs. Les deux amis eurent beau faire de la lumière, nulle part ils ne devaient retrouver le fuyard.

— Passez muscade ! fit Bill. Décidément, je vais finir par croire qu'il y a de la sorcellerie sous tout cela...

— De la sorcellerie ou du Monsieur Ming, corrigea Morane.

Songeur, le Français se dirigea vers l'endroit où se trouvait l'homme-aux-regards-qui-tuent lorsque lui-même avait ouvert le feu. Il se mit alors à inspecter la muraille à hauteur de visage et, presque aussitôt, il trouva ce qu'il cherchait : des éraflures, de la largeur d'un doigt environ, dans la pierre. Il les montra à Ballantine, en disant :

— C'est bien ce que je pensais... Non seulement j'ai atteint notre bonhomme, mais en outre mes pruneaux lui ont traversé le crâne de part en part...

— Et cela ne l'a pas empêché de détalier comme si rien n'était, compléta Bill. Il y a de quoi devenir dingues...

— Avec l'Ombre Jaune, il faut s'attendre au pire. N'oublions pas qu'il est le roi des illusionnistes... La prochaine fois, s'il y a une prochaine fois, je tirerai au corps... Mais nous avons oublié Miss Hems...

Ils se dirigèrent vers la chambre de Martine, située à l'autre extrémité du couloir. La porte en était ouverte, et ils eurent beau fouiller la pièce dans ses moindres recoins, ils n'y découvrirent pas la jeune fille.

— Je n'aime pas cela, fit Morane. S'il lui était arrivé malheur je m'en voudrais toute ma vie. Nous aurions dû ouvrir l'œil après l'attentat dont elle a failli être victime, à Londres...

Bill Ballantine souleva ses lourdes épaules.

— Comment aurions-nous pu prévoir, commandant ? fit-il. Miss Martine a vécu ici ces dernières semaines, et il ne lui est

rien arrivé. Pourquoi aurait-on attendu notre arrivée pour lui faire un mauvais sort ?

— Peut-être, justement, parce que nous sommes là, Bill...

Morane se tut et prêta l'oreille, mais seul un silence total régnait dans le donjon.

— Logiquement, reprit Bob, les coups de feu auraient dû attirer du monde... Mais personne ne bouge, comme s'il était tout naturel de changer les couloirs de cette vénérable demeure en stand de tir... Je crois que le plus simple serait que tu t'habilles, Bill. Ensuite, nous irons jeter un coup d'œil en bas...

Cinq minutes plus tard, revolver au poing tous deux et muni chacun d'une puissante lampe de poche, ils descendaient l'escalier menant au rez-de-chaussée du donjon. Cependant, ils eurent beau fouiller toutes les pièces, y compris les chambres de domestiques situées derrière l'office, ils ne trouvèrent âme qui vive.

— Pourtant, logiquement, dit Bill, Gaspard devrait être là, et aussi cette bonne dont nous a parlé Miss Martine, et que nous n'avons pas encore aperçue. Au lieu de cela, personne... On dirait que tout le monde a quitté le château...

— Tout le monde, sauf nous, Bill...

Une pensée était venue à Morane, une pensée qu'il n'osait traduire en paroles avant que l'expérience ne la confirmât.

— Allons voir dehors, dit-il.

Ils gagnèrent la cour où, devant le perron, la Jaguar attendait, là où ils l'avaient laissée. Aussitôt, à la lumière de sa lampe, Ballantine remarqua les pneus lacérés, vidés de tout air.

— Si je tenais les vandales qui... ! s'exclama l'Écossais.

Il s'interrompit, puis reprit, à mi-voix :

— On dirait que l'on veut nous obliger à demeurer ici...

— On le dirait, en effet, approuva Morane. Mais cela m'étonnerait fort si l'on s'était contenté, dans ce cas, de crever mes pneus. Ming sait qu'il faut autre chose que cela pour nous retenir...

Tout en parlant, Bob, suivi de son compagnon, se dirigeait vers la porte d'entrée du manoir, mais ils ne l'atteignirent pas car, avant, ils se heurtèrent à la grande herse de fer, levée tout à l'heure, et baissée à présent.

Ils compriront alors qu'ils étaient prisonniers à l'intérieur du Castel des Mauvents. Pris au piège comme des loups...

D'autres que Bob Morane et Bill Ballantine, dans la situation où ils se trouvaient, se seraient laissés aller au désespoir. Certes, ils avaient eu un bref instant de découragement en se rendant compte que toute retraite leur était coupée, du moins momentanément, mais leurs âmes trempées par une longue vie d'aventures leur donnaient assez de ressort pour qu'ils puissent réagir presque aussitôt et retrouver la courageuse insouciance qui, jusqu'alors, leur avait toujours, permis de considérer le danger en face.

— Si l'on a pu descendre la herse pour nous empêcher de sortir, fit Bill, rien ne nous empêchera de la remonter en usant, dans le sens contraire, du même mécanisme. Nous ne sommes pas manchots et...

Le colosse s'interrompit et désigna une des tours flanquant le portail.

— Si nous allions jeter un coup d'œil par-là ?... On ne manquerait pas de découvrir le mécanisme en question...

— Naturellement, Bill, que nous le découvririons, mais saboté sans doute. Pourquoi, en effet, aurait-on abaissé cette grille, pour nous empêcher de quitter le château, tout en nous laissant la possibilité de la relever ?...

Ballantine baissa la tête, comme un enfant pris en défaut.

— C'est exact, commandant, fit-il. J'aurais dû y penser... Mais ce manoir, à lui seul, est tout un monde et nos mystérieux ennemis ont peut-être oublié de fermer quelque poterne bien cachée...

— J'en doute... Ils ne doivent pas être gens à laisser rien au hasard...

— Et si, à l'aide de cordes, et il doit y en avoir dans une bâtie comme celle-ci, on se laissait glisser jusqu'au pied des murailles ?

— Ce serait faisable, bien sûr, convint Morane, mais cela ne nous avancerait à rien. On doit nous guetter *de la campagne*... Et puis, n'oublions pas Martine. Si *elle est* encore en vie, ce que j'espère de toutes mes forces, il nous faut essayer de la retrouver...

— Sans doute, commandant, sans doute... Mais comment ?... Nous ne pouvons pas sonder chaque muraille de ce palais à fantômes. Une vie humaine n'y suffirait pas... Si seulement nous possédions le moindre indice...

— Peut-être quelqu'un pourra-t-il nous en fournir un, Bill. Il me semble que nous avons oublié le grand-père...

— Le professeur Hems ? Existe-t-il seulement ?

— Aucun doute là-dessus... Mais se trouve-t-il encore dans le château ?... Rien n'est moins sûr... De toute façon, cela vaudrait le coup d'aller visiter le laboratoire, au sommet du donjon...

Bill Ballantine fit mine de frissonner.

— Retourner dans cette maudite bâtie, où les hommes-aux-regards-qui-tuent se promènent à ne savoir qu'en faire ? Et je ne parle pas des spectres de Templiers qui doivent s'y promener à l'aise, comme dans un hall de gare... Brrr... À vous faire tourner votre whisky... En parlant de whisky, j'espère que l'on n'a pas fauché la flasque laissée dans la boîte à gants de la Jag...

— Il y a autre chose dans la Jag que j'aimerais retrouver, de préférence à ton tord-boyaux, fit Morane.

Tous deux se dirigèrent vers la voiture, inutilisable pour le moment, et, fouillant l'étroit espace entre les sièges et le plancher, Bob Morane en tira deux fusils de chasse automatiques de calibre 12. Il avait pris ces armes en passant par son appartement, à Paris, en supposant qu'elles pourraient leur être utiles, à son compagnon et à lui, et il était probable que le moment de s'en servir était venu, bien plus tôt qu'il ne l'avait escompté.

De son côté, fouillant dans la boîte à gants, Bill y avait retrouvé la petite flasque de métal qu'il y avait glissée. Rapidement, il en dévissa le bouchon-gobelet, qu'il remplit à demi. D'un mouvement de la tête soudain rejetée en arrière, il le vida. Ensuite, tout en revisant soigneusement le bouchon, il claqua la langue et poussa un soupir de satisfaction.

— Voilà qui vous remet du cœur au ventre, fit-il. C'est drôle, mais à présent ce manoir me paraît peint en rose...

— Prends garde, dit Bob tout en garnissant de cartouches les magasins des fusils. Un jour ou l'autre, ce sera des éléphants roses que tu apercevras...

Le colosse haussa les épaules.

— Voilà, commandant, que, parce que je prends un peu de médecine, vous me traitez d'ivrogne. Vous savez bien...

Morane interrompit son compagnon en lui tendant un des fusils.

— Prends plutôt cela, dit-il. C'est plus sûr comme viatique. Je les ai chargés à chevrotines...

Tournant et retournant le fusil entre ses mains épaisses, l'Écossais demanda :

— Nous allons à la chasse aux fantômes ?

— Non, pas aux fantômes, mais peut-être à l'homme-aux-regards-qui-tuent. Et, n'oublie pas : c'est au corps qu'il faut viser... Pour l'instant, allons jeter un coup d'œil au laboratoire du professeur Hems...

Le fusil sous le bras, prêts à s'en servir si besoin en était, ils pénétrèrent à nouveau dans le donjon, dont ils visitèrent encore les salles basses, puis le premier étage, où se trouvaient les chambres, mais encore une fois ils n'y découvrirent âme qui vive.

— Toujours personne, constata Morane. On dirait que Martine, Gaspard et la bonne se sont littéralement volatilisés et que nous sommes seuls dans cette bicoque à courants d'air...

— Seuls et pas rassurés pour autant, compléta Ballantine.

— Ça tu peux le dire, Bill. Je ne suis pas une petite demoiselle sensitive, mais j'ai l'impression qu'à tout moment le plafond peut me dégringoler sur la tête... Allons voir plus haut...

Se hissant lentement le long du grand escalier en colimaçon, ils visitèrent les étages supérieurs, mais ils n'y trouvèrent que des pièces vides, la plupart sans meubles, aux proportions de cathédrales.

Finalement, ils atteignirent le dernier palier, où ils repérèrent aussitôt une porte ronde, à laquelle était accrochée une pancarte disant, en lettres noires sur fond blanc :

ENTRÉE INTERDITE NE PAS DÉRANGER

Au bas du battant, sur toute la largeur de celui-ci, on distinguait un rai de lumière.

— On dirait qu'il y a quelqu'un, souffla Bill. C'est éclairé à l'intérieur...

— Cela ne veut rien dire, fit Bob sur le même ton que son ami. Allons nous rendre compte...

À pas de loup, ils s'approchèrent de la porte et y collèrent l'oreille, retenant leurs souffles. Bientôt, des bruits ténus leur parvinrent : froissements de papier, chocs de menus objets, crissements de semelles sur des dalles.

Morane tourna vers son compagnon un visage un peu tendu.

— Tu as raison, Bill, fit-il très bas. Il y a quelqu'un là derrière...

Après ce qui venait de se passer aux étages inférieurs, après la disparition de Martine et des domestiques, ce n'était pas le moment de s'encombrer de vaines politesses. Et puis, Bob comptait sur l'élément surprise... s'il y avait quelqu'un à surprendre, bien entendu.

Saisissant le bec-de-cane, Morane l'abaissa et poussa le battant qui, comme par miracle, s'ouvrit sur une salle très vaste, éclairée seulement par une lampe de bureau posée sur une énorme table de chêne encombrée de dossiers. À cette table, un homme était assis. Il se tourna vers les nouveaux venus et dit d'une voix un peu rauque :

— Heureux de vous voir, messieurs... Entrez donc...

Aux descriptions faites par le professeur Clairembart et Martine, Bob Morane et Bill avaient aussitôt reconnu Gustave Hems, le célèbre physicien.

6

Bob Morane et Bill Ballantine avaient devant eux un homme de soixante-cinq ans environ, trapu, pour le peu que l'on put en juger en dépit de sa position assise, au visage rond barré par une moustache poivre et sel, avec un nez court chevauché par des lunettes cerclées d'or. Le professeur Hems portait un vêtement d'intérieur en gros velours brun, à côtes, et une calotte de même tissu le coiffait.

Le savant avait répété son invitation.

— Entrez donc, messieurs...

Morane et Bill s'avancèrent à travers le laboratoire, grande salle voûtée, dont tout le fond était occupé par un établi encombré d'instruments de physique plus compliqués les uns que les autres et dus sans doute, pour la plupart, au génie inventif de Gustave Hems lui-même. Une grande bibliothèque bourrée de livres occupait un autre panneau.

Tandis que Bob et son compagnon s'approchaient de la table, Hems désigna deux sièges vides en face de lui.

— Asseyez-vous donc, messieurs... Asseyez-vous donc...

Les deux amis obéirent, et alors seulement le physicien eut l'air d'apercevoir les fusils.

— Étrange idée, messieurs, fit la voix rauque – trop rauque au goût de Morane –, de venir me visiter ainsi armés...

— Étrange idée, peut-être, répondit Bob, mais il se passe également d'étranges choses dans votre château, professeur...

— D'étranges choses ?... Que voulez-vous dire ? Logiquement, si Gustave Hems avait été sincère, il y aurait dû avoir de l'étonnement sur son visage et dans sa voix, mais il demeurait impassible. Par moments, les traits du savant faisaient penser à ceux de quelqu'un souffrant des séquelles d'une paralysie de la face.

— Ignorez-vous, professeur, fit Bob, que mademoiselle Martine, votre petite-fille, a disparu, enlevée sans doute ?

— Enlevée ?... Ah ! oui...

Il n'y avait qu'indifférence dans cette dernière exclamation. Or, Morane et Bill savaient que Gustave Hems montrait une grande tendresse à l'égard de Martine. Oui, celle-ci avait raison quand elle disait que son grand-père avait bien changé.

— Je ne savais pas que Martine était rentrée de voyage, fit encore le physicien. D'ailleurs, elle a quitté les Mauvents sans même me prévenir.

— Sans doute n'en a-t-elle pas eu le loisir... Par contre, en arrivant ici cet après-midi, en notre compagnie, elle vous a fait aussitôt avertir par Gaspard. Elle espérait vous voir au dîner...

Les épaules du professeur Hems se soulevèrent doucement.

— Vous savez, dit-il, je suis tellement occupé... Mes recherches...

S'interrompant soudain, le savant regarda tour à tour Morane et Ballantine avec des yeux étrangement fixes derrière les verres des lunettes.

— Mais j'aimerais savoir qui vous êtes... Je ne crois pas vous avoir jamais rencontrés...

« Il aurait dû commencer par-là, pensa Morane. J'ai, au contraire, l'impression *qu'il sait très bien qui nous sommes*... »

Mais il fallait jouer le jeu jusqu'au bout. D'ailleurs, Bob avait son petit plan, qu'il allait mettre à exécution.

— C'est vrai !... dit-il. J'oubliais... Nous sommes des amis du professeur Clairembart. Il nous a d'ailleurs remis une lettre d'introduction...

Le professeur Clairembart ne leur avait rien remis du tout. Pourquoi, d'ailleurs, Bob et Ballantine auraient-ils eu besoin d'une introduction, alors qu'ils étaient venus aux Mauvents accompagnés de la jeune maîtresse de maison elle-même ?

D'une de ses poches, Morane avait tiré une lettre, qu'il déplia et tendit à Hems.

— Si vous voulez lire...

Gustave Hems prit la lettre, jeta un coup d'œil dessus, puis la rendit à Morane, en disant :

— C'est parfait... Les amis du professeur Clairembart sont les bienvenus...

« Bienvenus, mon œil ! » songea Bob. Il savait ce qui était écrit dans la lettre : un libraire de Lyon qui lui offrait une édition ancienne du *Mundus Subterra-neus* de Kircher. Or, le physicien l'avait regardée et l'avait prise pour une lettre du professeur Clairembart. Et une nouvelle vérité, aussi troublante que possible, se fit jour en Morane : *le célèbre professeur Hems ne savait pas lire.*

— Que puis-je faire pour vous, messieurs ? continuait le physicien.

Puisqu'il fallait ruser, Morane décida de le faire jusqu'au bout.

— Mon ami et moi comptions visiter la région. Quand le professeur Clairembart l'a su, il nous a donné cette lettre de recommandation pour vous. Il affirmait que vous pouviez nous faire profiter de votre grande connaissance de la contrée...

Bob devinait que ces prétextes étaient sans doute inutiles, mais puisqu'il fallait bien dire quelque chose ! Et puis, il devait gagner du temps. Il continua :

— Sur la route, nous avons rencontré mademoiselle Martine, qui nous a offert l'hospitalité. Tantôt, de nos chambres, nous l'avons entendue appeler au secours. Nous l'avons cherchée. Elle avait disparu sans que nous puissions la retrouver. Alors, nous avons songé à monter jusqu'ici...

Sans paraître avoir entendu ces dernières paroles, Hems fit de sa voix grinçante :

— Visiter la région !... À cette époque ?... Drôle d'idée !...

« Il se moque de la disparition de Martine comme un requin de sa première dent », pensa Morane.

Et, soudain, la lettre, qu'il avait gardée à la main et tortillait maladroitement entre ses doigts, lui échappa et glissa sous la table. Bob se courba pour la récupérer mais, avant de la saisir, il tendit le bras pour enfonce une épingle, prise au revers de sa veste, dans le gras du mollet du physicien. Logiquement, sous la piqûre, ce dernier aurait dû bondir, mais il n'en fut rien. Il demeura aussi tranquille qu'un fakir. C'était comme si Morane avait enfoncé son aiguille dans du caoutchouc ou de la matière plastique.

Lentement, Bob se redressa, la lettre à la main. Il la remit en poche et dit, à l'adresse du savant, en martelant chaque syllabe :

— Avez-vous entendu ce que je vous ai dit, professeur ? Mademoiselle Martine a disparu...

La tête massive de Gustave Hems se balança de gauche à droite.

— Martine a disparu ? Que voulez-vous que j'y fasse ?... Et puis, pourquoi vous croirais-je, puisque vous n'avez cessé de mentir depuis votre entrée dans cette salle...

Morane sourit.

— Le plus menteur des deux n'est pas celui qu'on pense, professeur, dit-il calmement.

Et, soudain, tout se passa rapidement. Un claquement, derrière Morane, apprit à celui-ci que la porte du laboratoire, laissée entrouverte, s'était refermée soudain. Bob voulut se lever, mais il n'en eut pas le temps. D'un mouvement presto, Gustave Hems s'était dressé et avait tendu le bras par-dessus la table. Sa main large et épaisse saisit Morane à la gorge, avec une telle force que, tout de suite, notre héros sentit l'air lui manquer. Il tenta de s'arracher à l'étreinte de son antagoniste, mais sans y parvenir, *car aucun homme n'avait jamais eu la force du professeur Hems*.

Le fusil, que Morane tenait au travers de ses cuisses, était tombé sur sol, donc hors d'atteinte. Un voile rouge devant les yeux, près de suffoquer, Bob glissa sa main sous sa veste, pour saisir, en un mouvement réflexe, le gros automatique passé dans sa ceinture.

Il n'eut cependant pas le temps d'achever son geste. Quelque chose de dur et de rond glissa contre son flanc et, presque aussitôt, il entendit deux « pof ! » sourds. Immédiatement, l'étreinte du savant se relâcha et Bob put aspirer une grande lampée d'air. Sa vision redevint claire et il aperçut à ses côtés Bill Ballantine, qui tenait toujours le doigt sur la détente de son fusil, dont le canon fumait.

Le professeur Hems était demeuré debout mais, en dépit des deux charges de plomb qu'il venait de recevoir en pleine poitrine, son visage ne marquait ni surprise, ni douleur. Et, tout à coup, il vacilla et tomba en arrière sur les dalles de pierre

grise, où il demeura étendu sur le dos. Il était en plein dans la lumière de la lampe et, dans son thorax haché par les chevrotines, un grand trou béait, d'où s'échappait, non pas du sang, mais de menues pièces de métal, des fils électriques sectionnés...

*

— Un robot, hein, commandant ?

— Oui, Bill... Je l'ai presque tout de suite compris en entrant dans cette pièce. Quiconque, en dehors de nous, aurait pu s'y tromper, car les automates cybernétiques de Ming sont des merveilles de perfection. Mais voilà, nous avons déjà eu affaire à plusieurs reprises à des automates de ce genre et leur comportement nous est familier². Ils parlent par la bouche de quelqu'un qui demeure en contact avec eux par un poste à ondes courtes, les mouvements des lèvres du robot étant en synchronisme avec les paroles prononcées. En outre, les mouvements, les réflexes mêmes, sont humains... ou presque. Pourtant, si parfaits que soient ces automates, leur génial inventeur n'a pu encore empêcher que leur voix ne soit enrouée, leurs gestes un peu raides, leur chair de plastique insensible... Voilà pourquoi, ces derniers temps, le professeur Hems se montrait le moins possible et ne prenait pas ses repas à la table commune...

— Et Martine, les deux domestiques se seraient laissé prendre à ce simulacre ? demanda Bill.

— Quiconque, à part nous, s'y serait laissé prendre, fit Bob. N'oublie pas que, il n'y a guère, dans des circonstances tragiques, je me suis moi-même laissé abuser par ce que nous appelions alors les « Sosies de l'Ombre Jaune ». Car nous ne pouvons absolument plus douter, à l'heure présente, que l'Ombre Jaune soit derrière tout cela...

² Voir : « Le Retour de l'Ombre Jaune » (Marabout Junior n°182) et « Les Sosies de l'Ombre Jaune » (Marabout Junior n°210).

Durant quelques instants, les deux amis demeurèrent silencieux. Puis Ballantine demanda :

— Et où pensez-vous que soit le vrai Gustave Hems ? Serait-il mort ?

— J'en doute, Bill. Ou alors, pourquoi toute cette mise en scène ?

— Bref, nous n'avons plus seulement Martine à retrouver à présent, mais aussi son grand-père...

— Exactement, Bill, exactement... Mais ne nous endormons pas sur nos lauriers. Ce n'est pas parce que nous avons mis le robot de Ming hors de combat qu'il faut croire la partie gagnée. Au contraire, nos ennuis ne font assurément que commencer...

Morane alla à la porte et tenta de l'ouvrir, mais en vain. Il la heurta de l'épaule, sans parvenir même à ébranler le lourd panneau de chêne.

— Rien à faire, dit-il. Tout a été prévu. On a commencé par nous enfermer dans le château, et maintenant dans cette pièce. On semble réellement craindre que nous nous échappions...

— En s'y mettant à deux, commandant, on finirait bien par venir à bout de cette porte...

— Je doute qu'on nous en laisse le temps... Écoute...

Des appels sinistres montaient. C'étaient des hurlements déchirants qui n'avaient rien d'humain et glaçaient le sang dans les veines. Ils semblaient provenir de très loin, comme s'ils retentissaient à l'intérieur des murs eux-mêmes.

Morane et Ballantine avaient échangé un coup d'œil.

— Le cri de ralliement des dacoïts ! souffla Bill. Les dacoïts étaient les tueurs professionnels de l'Ombre Jaune, d'origine indienne, véritables fanatiques ignorant la peur et spécialisés dans le maniement du poignard. Morane et son compagnon avaient eu affaire à eux à différentes reprises déjà, et ils savaient qu'il s'agissait d'adversaires redoutables que, seule, la mort pouvait arrêter.

À nouveau, les appels retentirent, mais plus proches maintenant.

— Pas de doute, dit Bob, c'est bien vers nous qu'ils viennent. On nous a enfermés ici pour que nous ne puissions les fuir... Un ricanement échappa à Ballantine.

— Tout cela est parfaitement mis au point. Il n'y a qu'une chose à laquelle nos ennemis n'ont pas songé, c'est que nous sommes parfaitement armés, et à même de nous défendre...

Comme le géant venait de prononcer ces mots, la lumière s'éteignit soudain, plongeant les deux amis dans l'obscurité...

— Voilà une réponse à ta remarque, Bill, murmura Morane. On nous coupe la lumière parce que les dacoïts, eux, voient dans l'obscurité...

— Oui, mais nous avons des lampes et, cela, les dacoïts l'ignorent sans doute...

— Nous ne les allumerons qu'à la dernière extrémité. Pour le moment, cherchons un refuge...

— Sous la table, fit Ballantine. Je doute que nos adversaires pénètrent par la porte. En nous mettant dos à dos, nous ne risquerons pas d'être pris à revers, et nous pourrons couvrir toute l'étendue de la salle avec nos fusils...

— Excellente idée, mon vieux Bill... Allons-y... Ils se glissèrent sous la table, où ils s'accroupirent, dos à dos, tandis que les appels des dacoïts se rapprochaient sans cesse.

— Posons nos lampes sur le sol, recommanda Morane. Nous les allumerons seulement quand nos adversaires seront dans la place, et nous ouvrirons le feu aussitôt, sans attendre qu'ils soient remis de leur surprise. Un dernier cri, lugubre comme un appel de bête carnassière s'élançant à la curée, éclata. Puis ce fut le silence...

7

De longues secondes s'écoulèrent, puis un léger bruit monta. Un grincement métallique, accompagné d'un frottement de pierre contre la pierre.

La main de Morane se crispa sur le bras de Bill, pour lui imposer le calme. Déclencher trop vite l'action aurait été courir le risque de se découvrir prématûrément et de perdre le bénéfice de la surprise.

À nouveau l'attente, mais différente de ce qu'elle était précédemment car, à présent, Bob et Bill avaient la sensation, bientôt changée en certitude, que d'autres hommes avaient pénétré dans le laboratoire. Des hommes de la nature, qui sans doute voyaient dans l'obscurité et, peut-être, les avaient déjà repérés. À tout moment, les deux amis s'attendaient à sentir la douleur d'une lame leur fouillant la chair, et il fallait avoir des nerfs solides pour, dans ces conditions, ne pas s'abandonner à la panique.

Finalement, jugeant ne pouvoir attendre davantage, Bob frappa deux fois sur le bras de son compagnon, ce qui voulait dire : « Allons-y !... » Aussitôt, il tendit la main vers la lampe posée devant lui. Pourtant, il n'eut pas le temps de pousser le bouton de contact. Quelque chose d'inattendu se passa. Tout près d'eux, le bruit d'un pas lourd sur les dalles leur parvint, comme si un géant s'était mis à marcher. Immédiatement après, ils perçurent des coups sourds, amortis, faisant songer à d'énormes poings frappant de la chair. « Ensuite, des cris de douleur et de rage. Là, à proximité de Bob et de l'Écossais, une lutte sans merci se déroulait. Assurément, il s'agissait des dacoïts, mais contre qui se battaient-ils ?

La curiosité fut plus forte, chez Morane, que tout autre sentiment. Il alluma sa lampe et, Bill et lui, purent assister à un bien étrange spectacle. Le faux professeur Hems, le robot, qu'ils avaient vu tout à l'heure inerte sur les dalles, était aux prises

avec trois hommes bruns, minces et souples, aux mines farouches. Ils étaient armés de longs poignards, dont ils semblaient se servir avec une adresse consommée ; Morane et Ballantine reconnurent en eux des dacoïts. À l'autre extrémité de la pièce, un pan de muraille, assez large pour livrer passage à un homme, avait pivoté, découvrant une ouverture rectangulaire par laquelle, cela ne faisait aucun doute, les tueurs de l'Ombre Jaune avaient pénétré dans le laboratoire, pour être aussitôt assaillis par l'automate, que les chevrotines avaient mis provisoirement seulement hors de combat.

À la façon dont agissait le robot, les deux amis comprirent n'avoir plus devant eux qu'une machine folle. Les décharges qu'il avait reçues avaient sans doute détruit un organe fragile, le dotant d'un semblant de raison. Jusqu'alors, le faux Gustave Hems avait eu un comportement d'homme ; maintenant, ce n'était plus qu'une bête déchaînée, avide semblait-il de destruction. Il s'acharnait sur l'un des dacoïts, qu'il massacrait à coups de poing, le changeant en une masse pantelante qui croula sur le sol, privée de vie.

Les deux autres dacoïts se défendaient à coups de poignard sur la brute mécanique, mais leurs lames pénétraient sans le moindre effet dans la matière plastique souple tenant lieu de chair. Un deuxième dacoït fut abattu de la même façon que le premier et le troisième, bien que ce ne fût pas l'habitude des gens de sa corporation, trouva préférable de tourner les talons pour fuir par où il était venu, poursuivi par l'automate dont le cerveau embryonnaire ne semblait plus possédé que par un seul désir : détruire...

Quand le dacoït et le robot eurent disparu et que le bruit de leur course se fut perdu dans les profondeurs du donjon, Bob Morane et Bill Ballantine se tirèrent de dessous la table, où ils étaient demeurés. Bob s'approcha des deux dacoïts étendus sur le sol et, braquant sa torche sur eux, il les inspecta rapidement. Il ne lui fallut pas longtemps pour se faire une opinion.

— Morts tous deux, fit-il en se relevant. Tués à coups de poing...

— Si l'on peut appeler ça des poings, dit Ballantine. Plutôt des marteaux-pilons...

Les deux amis demeurèrent silencieux, comme écrasés par le souvenir du spectacle auquel ils venaient d'assister. Ils en avaient vu pas mal depuis toutes ces années qu'ils roulaient leurs bosses, mais jamais sans doute ils n'avaient assisté à une telle scène de sauvagerie. Et, le pire, c'est qu'ils ne pouvaient même pas éprouver de la répulsion pour l'auteur de ce massacre, puisqu'il ne s'agissait pas d'un homme, mais d'une machine perfectionnée, dotée seulement de vagues instincts par le monstre de science – Monsieur Ming – qui l'avait conçue.

— C'qu'on fait, commandant ? interrogea Ballantine.

Morane haussa les épaules.

— Que veux-tu que l'on fasse, Bill ? Nous sommes dans le bain jusqu'au cou et nous ne pouvons que nager...

Il montra l'ouverture du passage secret.

— Les dacoïts sont venus par-là... Empruntons le même chemin, mais en sens inverse. Peut-être nous mènera-t-il jusqu'à Martine...

— Ou jusqu'à la dame maigre avec ses voiles noirs et sa grande faux, fit Ballantine, qui avait toujours eu un faible pour les allégories.

Mais Bob n'écoutait jamais les mauvais présages. Il s'était dirigé vers le passage secret et avait braqué le rayon de sa lampe dans l'ouverture, où un étroit escalier en spirale, plongeant dans les profondeurs de la muraille, s'amorçait.

Bill était venu rejoindre son ami et regardait par-dessus son épaule.

— Cet escalier me semble taillé à l'intérieur même du mur, qui est assez épais pour cela, fit le géant.

— Les Templiers devaient s'en servir pour, au cas où le donjon serait envahi, pouvoir fuir vers le bas. Il est fort probable que ce passage doit aboutir dans les sous-sols du castel, voire au-delà...

— On raffolait, au temps jadis, de ce genre de trucs, commandant...

— Et les Templiers étaient les plus secrets de tous. À tel point qu'on les accusa de sorcellerie et que leur grand maître périt sur le bûcher, sans doute injustement...

Bill Ballantine désigna l'escalier.

— On y va ?

— On y va, Bill... Mais prenons garde au robot... Il est probable qu'il continuera à agir de la même manière folle tant que ses batteries ne seront pas épuisées...

Lentement, Morane en tête, ils se mirent à descendre. L'escalier était à ce point étroit que Ballantine, dont les épaules étaient anormalement larges, devait progresser légèrement de biais, un peu à la façon d'un crabe.

Finalement, après de longues minutes de cette descente, ils prirent pied dans une vaste salle voûtée et basse, à la voûte soutenue par des piliers épais, faits de blocs mal équarris. Un peu partout, l'humidité avait enduit la pierre d'une couche épaisse de salpêtre dont les cristaux, frappés par la lumière des torches électriques, brillaient tels de minuscules gemmes.

Nulle part, on n'apercevait le robot, ni le dacoït en fuite.

— Sans doute nous trouvons-nous dans des souterrains très anciens, probablement romans, si j'en juge par la forme des colonnes et la structure des voûtes, qui sont encore en plein cintre, tenta d'expliquer Morane. Sans doute se trouvent-ils sous les caves du château lui-même, qui a été bâti par-dessus...

Leurs lampes et leurs fusils braqués, ils avancèrent vers l'extrémité de la salle. Ils franchirent un passage voûté, pour se trouver dans une seconde salle, en tous points semblable à la première.

— Pas à dire, fit Bill, à cette époque, on ne reculait pas devant l'effort. Et c'était du solide, construit pour durer... Quand je pense à nos architectes modernes qui font de la laideur en carton-pâte, du déjà-démodé en veux-tu en voilà !...

Ils continuèrent à progresser et, au centre de la seconde cave, ils s'immobilisèrent soudain. La lumière de leurs lampes avait accroché une forme étendue sur les dalles couvertes de poussière et de salpêtre : le corps d'un homme immobile, couché sur le dos et dont le cou, plié de côté, formait un angle anormal avec le buste.

Les deux amis s'approchèrent et, rapidement, inspectèrent le corps étendu, dans lequel ils reconurent aussitôt le troisième dacoït. Celui-ci était mort, et assurément pas de faiblesse cardiaque.

— On dirait qu'il s'est bagarré avec un bulldozer, fit Bill.

— Le robot l'a rejoint et l'a massacré, comme ses deux congénères, là-haut, constata Morane.

— Et le robot lui-même, où se trouve-t-il, d'après vous, commandant ?

Bob eut un geste d'ignorance.

— J'aimerais le savoir, Bill. Peut-être, ses batteries épuisées, gît-il dans un coin, complètement inoffensif. Mais peut-être aussi est-il tapi quelque part, en train de ruminer sa haine fruste de mécanique trop perfectionnée...

Les paroles de Bob Morane avaient sonné comme un avertissement et les deux hommes s'étaient immobilisés, non loin de la dépouille inerte du dacoït. Tous leurs sens tendus, ils scrutaient la pénombre autour d'eux, mais sans découvrir la moindre présence, hostile ou non.

— Fixons nos lampes à nos vêtements pour avoir les mouvements libres, fit Morane.

Ils firent ainsi et se sentirent plus à l'aise pour se défendre en cas de nécessité.

Et, tout à coup, le danger se matérialisa, sans que rien ait pu le laisser prévoir. De derrière un pilier qu'ils venaient de dépasser, une ombre jaillit, fondant sur eux.

— Attention ! hurla Bob.

Ils s'écartèrent tous deux, juste à temps pour éviter que le robot, les mains tendues comme des serres, ne les atteignît. Emporté par son élan, le faux professeur Hems continua sur une distance de quelques mètres, pour finir par s'arrêter en vacillant, comme s'il voulait rétablir son équilibre compromis. Pourtant, il ne tomba pas quand, au moment où il faisait face, la volée de plombs tirée par Morane l'atteignit au flanc. Au contraire, il se remit à avancer vers les deux amis qui, ensemble, firent feu. Un homme de chair aurait été coupé en deux par l'impact des chevrotines, mais le robot était fait de métal et de matière plastique et, tant que ses organes moteurs ne seraient pas atteints...

Un instant stoppé par les décharges, l'automate fondit, presque en perte d'équilibre, tant son élan était furieux, sur Bob et Ballantine. Sa main gauche frôla la gorge du premier, mais il

s'empêtra dans le croc-en-jambe que lui tendait le second, et il s'étala en avant, pour s'écraser sur le sol, sans être pour cela hors de combat. Il fit mine de se relever, mais ses adversaires ne lui en laissèrent pas le temps. À nouveau les fusils parlèrent, avec un bruit amorti de canons à tir rapide, et les chevrotines hachèrent littéralement le robot encore écroulé au sol.

Pour Morane et Bill, c'était avec un étrange sentiment de regret qu'ils mitraillaient ainsi le faux professeur Hems. Ils avaient l'impression de tirer sur un homme désarmé, alors qu'il n'en était rien, puisque c'était en réalité sur une machine qu'ils s'acharnaient.

Définitivement hors de combat cette fois, l'automate était retombé sur le dos, pour demeurer inerte.

Les magasins de leurs fusils vides, Bob et Bill s'étaient arrêtés de tirer. Durant quelques instants, ils contemplèrent le grand corps mécanique déchiqueté par les rafales, puis Ballantine passa la main sur son front couvert de sueur.

— Ouf ! fit-il. Pendant que je tirais, j'avais l'impression de commettre un meurtre...

— Ce n'en était pas un, Bill... Heureusement... Il s'agissait d'une mécanique, et c'était le seul moyen de la vaincre... Mais je préfère ne plus courir un tel risque désormais... Couvre-moi, au cas où cet épouvantail aurait gardé un semblant de vie...

Se baissant sur le robot, Morane fouilla dans la poitrine béante, pour en arracher fils, relais, tubes à transistors, accus minuscules, tout un appareillage indispensable au fonctionnement de la brute anthropomorphe.

Quand cette besogne de saboteur fut terminée, Morane se releva.

— Nous n'avons plus rien à craindre du faux professeur Hems, à présent. Mais, avant de continuer notre route, ayons soin de recharger nos armes...

Ils glissèrent de nouvelles cartouches dans les magasins des fusils puis, laissant derrière eux la mécanique brisée du faux professeur Hems, ils reprisent leur marche à travers les souterrains.

Trois nouvelles salles, semblables aux deux premières, furent franchies, puis un escalier s'offrit à eux, qu'ils se mirent à

descendre. Descente qui dura près d'un quart d'heure. Afin d'économiser la lumière, ils avaient gardé une seule lampe allumée, ce qui suffisait pour se guider.

— J'espère que cet escalier touche à sa fin, fit Ballantine, qui marchait derrière Morane. À tout moment, je m'attends à voir briller les flammes de l'enfer...

— Ces marches doivent mener au bas de la butte sur laquelle se dresse le castel, dit Bob. Logiquement, nous ne devrions plus en être bien loin...

Morane ne se trompait pas. Quinze secondes plus tard à peine, ils prirent pied dans un étroit couloir, bordé de colonnades en trompe-l'œil, et qui se prolongeait droit devant eux, à l'infini semblait-il.

Pourtant, cet infini se limitait à la portée de leurs lampes car, au bout d'une vingtaine de minutes, ils débouchaient dans une nouvelle salle, au moins aussi grande que celles qu'ils avaient visitées déjà, à l'étage supérieur des souterrains, mais plus haute de voûte et d'inspiration nettement gothique. Une rangée de colonnes la séparait au milieu et, de chaque côté, le long des parois, s'alignaient des tombeaux de pierre ornés de gisants représentants des chevaliers en armes. Ces tombeaux étaient au nombre d'une centaine peut-être et, au chevet de chacun d'entre eux était posé un heaume de fer peint en noir.

— La crypte où reposent les chevaliers du Temple ! fit Ballantine d'une voix sourde.

— Tout au moins ceux qui, au cours des âges, jusqu'à la destruction de l'Ordre, ont habité le château et le cloître, sous lequel nous devons nous trouver en ce moment... C'est un véritable trésor archéologique que nous avons là sous les yeux... Ces heaumes funéraires, dont chacun est une pièce de musée, valent à eux seuls une fortune...

Emporté par son admiration, Bob Morane en oubliait la raison de sa présence et de celle de son ami dans cette crypte. L'Ombre Jaune, les dacoïts, les hommes-aux-regards-qui-tuent, voire même Martine et le professeur Hems, n'existaient plus pour lui. Il allait de tombe en tombe, caressait la pierre polie d'un gisant, tentait de déchiffrer une inscription latine, admirait un heaume à la peinture écaillée par la rouille sous-jacente.

Ce fut Ballantine qui rappela son compagnon à la réalité, en disant :

— Tout cela est bien beau, commandant, mais nous ne sommes pas venus ici pour admirer le paysage... N'oubliez pas que nous nous trouvons dans une situation... disons plutôt... euh !... critique...

La remarque de l'Écossais avait arraché Morane à son émerveillement.

— Tu as raison, Bill, reconnut-il. Ce n'est pas tous les jours que l'on découvre une crypte datant du XIII^e siècle, mais il nous faut songer aux choses sérieuses, c'est-à-dire tenter de retrouver Martine et le professeur Hems pour, ensuite, si c'est possible, sortir d'ici...

Ils eurent beau cependant explorer la crypte sur toute son étendue, celle-ci n'avait d'autre issue que celle par laquelle ils y avaient pénétré eux-mêmes. Il y en avait bien existé une seconde jadis, mais elle avait été depuis longtemps murée, et assez solidement pour qu'il fut impossible aux deux hommes, avec les moyens dont ils disposaient, de rouvrir le passage.

— Pourtant, dit Morane, les dacoïts n'ont pu accéder au sommet du donjon que par l'escalier pratiqué à l'intérieur de ses murs...

— Ce que vous dites est exact, commandant, mais rien ne dit qu'ils venaient d'ici. Un passage pouvait s'ouvrir dans une des cinq salles supérieures, sous le château lui-même, et que, distraits par l'attaque du robot, nous n'avons pas explorées avec tout le soin désirable...

Bob Morane hochâ la tête, en faisant la moue, et il dit :

— Dans ce cas, il nous faudrait remonter là-haut... À moins que...

Son attention s'était soudain fixée sur le tombeau le plus proche, que sa lampe éclairait en plein. À l'un des angles vifs de la pierre éclatée assez fraîchement en cet endroit, des fils de laine étaient accrochés. Des fils couleur de feuilles mortes, comme la robe que Martine Hems portait peu avant sa disparition...

8

Les brins de laine étaient passés, des mains de Morane, à celles de Ballantine qui les tenait entre ses gros doigts et les étudiait à la lumière de sa torche électrique.

— Pas d'erreur, fit l'Écossais au bout d'un moment, ces fils proviennent bien de la robe de Miss Martine. Cependant, il y a quelque chose que je ne m'explique pas. Elle portait cette robe couleur feuilles mortes hier soir. Or, quand elle a disparu, elle s'apprêtait à se coucher et devait l'avoir quittée pour passer des vêtements de nuit...

La remarque de Bill toucha Morane, qui demeura un instant songeur, pour hocher ensuite la tête.

— L'enlèvement a eu lieu assez peu de temps après que nous nous étions retirés dans nos chambres respectives. Martine peut ne pas s'être changée immédiatement, tout comme moi d'ailleurs, qui m'étais étendu tout habillé sur mon lit...

— C'est vrai, commandant, reconnut Ballantine, vous étiez complètement vêtu quand, après l'appel à l'aide lancé par Miss Martine, vous êtes apparu dans le couloir... Donc, notre jeune amie, après avoir été enlevée, a été emmenée ici, où elle a accroché sa robe, qui a laissé des brins de laine aux arêtes de la pierre de ce tombeau...

Tout en parlant, Bill inspectait machinalement le tombeau en question. Il sursauta légèrement, puis continua :

— Regardez, commandant, aucun ciment ne semble fixer le couvercle à la base du sépulcre...

— Il y a pas mal d'années que cette tombe a été refermée, fit remarquer Morane. Quelque six ou sept cents ans... Sur ce temps, le ciment peut s'être désagrégé... Voyons les tombeaux voisins...

Bob les inspecta rapidement et, quand il revint vers son compagnon, l'intérêt brillait dans ses yeux.

— Il y a du ciment recouvert de salpêtre partout. Ici, au contraire, l'interstice est net...

— En outre, compléta l'Écossais, les brins de laine pourraient très bien s'être coincés là si Miss Martine avait *pénétré* dans le tombeau...

Morane approuva de la tête.

— Si tu penses comme moi, Bill, tu sais ce qui nous reste à faire...

Sans se concerter davantage, ils unirent leurs efforts pour pousser la lourde dalle rectangulaire, ornée d'un gisant, servant de couvercle au sépulcre. La dalle était lourde, mais les deux amis étaient vigoureux et bientôt, centimètre par centimètre, elle pivota horizontalement pour se placer finalement à angle droit avec le tombeau lui-même.

Une grande ouverture rectangulaire béait, dans laquelle Bob braqua le faisceau de sa torche. Un étroit escalier se révéla, qui plongeait dans les profondeurs du sol.

Bob Morane et Bill Ballantine échangèrent un regard de triomphe.

— Je crois que nous tenons le bon bout, hein, commandant ?

— Je le crois, Bill...

— Nous y allons ?...

— Nous y allons...

Ils enjambèrent le muret formant le corps du tombeau, et ils s'engagèrent dans l'escalier qui, ne comportant qu'une cinquantaine de marches, les mena dans un étroit boyau où, à un mètre du sol environ, ils trouvèrent une nouvelle touffe de laine couleur feuilles mortes accrochée au coin d'un moellon.

— Aucune erreur possible, constata Morane. Nous sommes sur la bonne route...

Le boyau se prolongea sur une distance de cent mètres environ, pour aboutir à un second escalier qu'il fallut gravir. Cinquante nouvelles marches et une dalle, qu'ils réussirent à faire pivoter grâce aux poignées de fer rouillées qui y étaient scellées. Cette dalle fermait elle aussi un tombeau se trouvant dans une crypte un peu semblable à celle qu'ils avaient quittée quelques minutes plus tôt. Mais les sépulcres alignés étaient dépourvus de gisants et les inscriptions qu'on y relevait

indiquaient que c'étaient des abbés, et non des chevaliers, qui s'y trouvaient inhumés.

— Excellente astuce pour passer d'un souterrain à un autre, remarqua Bob, et en même temps du cloître au château. On disparaît dans un faux tombeau et on reparaît dans l'autre... Ballantine haussa les épaules.

— Tout cela est bien beau, fit-il, et les Templiers avaient bien de l'imagination... Mais ça ne nous avance pas à grand-chose. Nous cherchons une jeune fille et son grand-père, et tout ce que nous trouvons, ce sont des caves qui sentent le moisi...

— Inutile de râler, Bill, car cela ne nous avance à rien non plus... Continuons...

Au fond de la crypte, un nouveau passage, marqué par une arcade en ogive, s'ouvrait. Ils s'y glissèrent mais, à peine avaient-ils fait quelques pas dans une autre salle, beaucoup plus étroite que la précédente et à la voûte soutenue par des colonnes taillées en pleine pierre, que Morane s'immobilisa, marquant de l'inquiétude.

— Que se passe-t-il, commandant ? interrogea Ballantine.

— Je ne sais pas, Bill... J'ai l'impression d'être épié...

— Peut-être le sommes-nous, mais il est possible aussi que notre séjour dans ces souterrains, qui n'en finissent plus, fasse travailler notre imagination. Nous ferions mieux de...

Ballantine n'eut pas le temps de poursuivre. Il leur sembla soudain qu'une aile gigantesque les frappait. Ils voulurent se débattre, mais leurs mouvements étaient paralysés, comme ceux d'une mouche prise dans une toile d'araignée. Ils compriront alors que des filets venaient d'être jetés sur eux.

Devant leurs yeux, des formes humaines s'agitèrent.

— Tirons, Bill ! hurla Morane. Tirons !...

Cet avertissement venait trop tard. Ils se sentirent brusquement tirés par les pieds, comme si on les avait pris au lasso, et ils tombèrent, lâchant armes et torches. Une grappe d'hommes, dix peut-être, croula sur eux et, en dépit d'une résistance acharnée, ils durent finir par s'avouer vaincus.

Entortillés dans les filets, Bob Morane et son compagnon furent soulevés et emportés. Les inconnus qui les avaient capturés semblaient y voir dans les ténèbres, car ils n'avaient

allumé aucune lampe, ce qui empêchait les prisonniers de se rendre compte où on les conduisait.

La rage au cœur, ils étaient condamnés à se laisser emporter ainsi, sans même pouvoir tenter la moindre résistance. Ils avaient échappé aux dacoïts, dans le donjon des Mauvents ; ensuite, ils avaient vaincu le robot, réussi à se frayer un chemin à travers le labyrinthe souterrain des anciens Templiers ; et ils avaient fini par se laisser prendre au filet, comme de vulgaires harengs.

Mais, pour l'instant, que pouvaient-ils faire d'autre que se laisser emporter ?

D'ailleurs, cela ne devait guère durer bien longtemps. Au bout de quelques minutes, les porteurs s'arrêtèrent. Des gonds grincèrent. Les prisonniers furent poussés en avant, débarrassés des filets qui les entouraient, pour être aussitôt immobilisés. Ils sentirent des bracelets de métal se refermer sur leurs poignets, puis on les laissa. À nouveau, les gonds grincèrent. Une porte battit en se refermant et ils entendirent le claquement caractéristique d'une clef tournant dans une serrure mal huilée.

Morane et Bill Ballantine étaient, cette fois, tombés définitivement au pouvoir de leurs ennemis et, désarmés et enchaînés comme ils l'étaient, ils ne voyaient pas très bien comment ils pourraient s'en tirer...

Dans les ténèbres, non loin d'eux, quelque chose – ou quelqu'un – bougea, puis ils perçurent le bruit d'une respiration un peu haletante.

— Qui est là ? fit une voix. Qui est là ?... Répondez-moi...

Cette voix, Bob Morane et Bill Ballantine la reconnaissent aussitôt. C'était celle de Martine Hems.

*

— Comment êtes-vous arrivés ici, mes pauvres amis ?

Morane et Bill s'étaient nommés et, tout naturellement, Martine les avait interrogés. En mots hachés, car les circonstances ne se prêtaient guère aux belles phrases, Bob mit la jeune fille au courant des événements qui les avaient menés dans cette impasse, son ami et lui.

— Et vous, petite fille, que vous est-il arrivé ? interrogea Bob quand il eut terminé son bref récit.

— J'avais mis à jour le carnet où je consigne les événements extraordinaires de ces dernières semaines, expliqua Martine, et j'allais passer des vêtements de nuit pour me coucher, quand on frappa à ma porte. En même temps, quelqu'un m'appelait à travers le battant et je crus reconnaître la voix de grand-père. Il disait vouloir me parler de toute urgence ; il avait à me confier des choses d'une extrême importance. J'ouvris donc sans méfiance et me trouvai nez à nez avec deux inconnus aux visages farouches. Avant même que je puisse réagir, une couverture me fut jetée sur la tête. Je vous appelai à mon secours, mais déjà on m'emportait. J'appelai à nouveau. Pourtant, mes ravisseurs avaient agi avec trop de célérité pour vous permettre d'intervenir à temps. À cause de la couverture qui m'aveuglait, je n'y voyais pas. Cependant, je connaissais assez les aîtres du castel pour comprendre que l'on m'emménait au sommet du donjon. Ensuite, il me fut impossible de m'y reconnaître encore. Les inconnus qui m'emportaient dévalèrent des escaliers, franchirent des salles qui devaient être vastes à en juger par la résonnance de leurs pas, descendirent et montèrent de nouvelles marches... Morane interrompit la jeune fille.

— Il existe un escalier dérobé à l'intérieur des murs du donjon, expliqua-t-il. Il mène à des souterrains permettant de passer des dessous du castel à ceux du cloître, où nous nous trouvons en ce moment. Nous avons sans doute suivi le même chemin que vous, mais de notre plein gré...

— Finalement, continua Martine, on me mena dans un laboratoire souterrain, où mon grand-père se trouvait en compagnie de l'homme en noir, dont je vous ai parlé déjà et dont la première visite au château fut à l'origine de tous nos malheurs...

— Monsieur Ming ! s'exclama Ballantine.

— Ce fut ainsi que grand-père l'appela, en effet... Grand-père se montra tout heureux de me revoir, et plein de regret en même temps en me sachant au pouvoir de ses ennemis... Cette tendresse revenue, alors qu'au cours des jours précédents il ne m'avait témoigné qu'indifférence, ne manqua pas de m'étonner.

Grand-père m'expliqua qu'il était retenu prisonnier dans ces souterrains depuis plusieurs semaines et qu'un usurpateur avait pris sa place aux Mauvents. Maintenant que vous-même, Bob, m'avez fait le récit de vos aventures, je sais de quelle nature était cet usurpateur...

Martine Hems s'arrêta de parler et, pendant un moment, on n'ouït plus que son souffle un peu court. Bientôt, elle reprit :

— Grand-père reprocha à Ming de m'avoir fait enlever, mais Ming lui répondit que j'avais fui le château et y étais revenu en compagnie d'hommes – c'est sans doute de vous qu'il parlait – qui, à plusieurs reprises déjà, avaient tenté de ruiner ses projets. Il lui fallait donc s'assurer de ma personne... Grand-père déclara alors que, tant que je ne serais pas remise en liberté, il refuserait de continuer les travaux qu'il accomplissait pour le compte de Ming. Ce dernier affirma à son tour que c'était lui qui posait les conditions et que, tant que mon grand-père ne serait pas revenu sur sa décision, je serais mise au secret. Je fus donc enfermée ici, et j'y étais depuis une demi-heure à peine quand vous êtes venus m'y rejoindre...

— Contre notre gré, croyez-le bien, Miss Martine, fit Ballantine.

— Ce qui ne veut pas dire que nous ne soyons pas heureux de vous retrouver, corrigea Morane. Bien sûr, nous aurions préféré que ce fut en d'autres circonstances...

Un long silence s'établit entre les trois prisonniers, puis la voix de Martine Hems s'éleva, sur un ton de ferveur.

— Vous allez nous tirer de là, n'est-ce pas ?... Et grand-père en même temps que nous...

— Nous allons tenter l'impossible, promit Morane. Pour commencer, il faudrait nous libérer de ces chaînes... Crois-tu que nous pourrions y parvenir, Bill ?

— En ce qui me concerne, peut-être, répondit le colosse. Sans doute suis-je tombé sur un bon numéro, car j'ai l'impression que les crampons qui scellent les miennes au mur ne tiennent plus très fort. Bien sûr, un homme d'une force moyenne ne réussirait sans doute pas à les arracher, mais comme les hommes de ma famille sont gâtés par la nature...

L'Écossais se mit à se trémousser dans les ténèbres et l'on entendit ses chaînes s'entrechoquer. Puis il y eut une série de grondements, de halètements marquant les efforts produits par Bill.

Au bout d'un moment, l'Écossais s'arrêta, et l'on n'entendit plus que ses halètements.

— C'est plus dur que je ne pensais, fit-il en soufflant. Ces maudits crampons jouent peut-être, mais ils tiennent...

— Gâté par la nature !... se moqua Morane. Ça tu peux le dire, Bill !... Une vraie mauviette... Même pas capable d'arracher deux petits crampons de rien du tout... Tu vieillis, mon vieux... Je parie qu'un enfant de douze ans te flanquerait la raclée avec un bras lié derrière le dos...

S'il y avait une chose que Ballantine détestait, c'était qu'on se moquât de sa force. Au bruit des chaînes, violemment entrechoquées, on devina bientôt qu'il se démenait à nouveau tel un beau diable.

— Une mauviette, hein ?... Eh bien ! vous allez voir... Han !... Vous allez voir... Un enfant de douze ans !... Un enfant de douze ans !... Han !... Vous allez voir...

Cela dura deux ou trois minutes, puis il y eut un claquement sourd, suivi d'un autre à quelques secondes d'intervalle.

Bill poussa mi cri de triomphe.

— Enfin, ils ont lâché, ces maudits crampons !... Vous avez vu, hein, commandant, si je suis une mauviette ?... Bien sûr, ce sera plus difficile de me débarrasser des bracelets. Il faudrait avoir les clefs :...

— Laisse ça pour le moment, Bill, fit Morane. Allons au plus pressé, et viens m'aider à me libérer... Ensuite, nous délivrerons Martine...

Cette fois pourtant, tous les efforts se révélèrent vains. Morane eut beau ajouter sa force, qui n'était pas négligeable, à celle, colossale, de son ami, ils ne purent venir à bout des crampons. Finalement, épuisés, en nage, ils durent renoncer.

— Nous voilà bien avancés, dit Bill. Je suis libre, les chaînes pendant toujours aux poignets il est vrai, tandis que Miss Martine et vous, commandant, êtes toujours attachés à la

muraille. Vaudrait tout autant que je sois demeuré dans la même position...

— Ce n'est pas si sûr, corrigea Morane. Libre, tu pourras nous aider à fuir...

— Vous aider, mais comment, puisque vous demeurez enchaînés ?

— Tôt ou tard, on viendra ici. Tu demeureras assis contre le mur, tout à fait comme si tu étais encore attaché. Si tu considères avoir une chance de liquider rapidement nos visiteurs, sans leur laisser le temps de crier, et qu'il te suffira de quelques bons crochets pour ça, tu courras le risque. Dans le cas contraire, tu attendras une meilleure occasion...

— Et si je parviens à mettre rapidement mes adversaires hors de combat, dit Ballantine, à quoi cela nous avancera-t-il ? Vos chaînes n'en tomberont pas pour autant...

— Peut-être pas, Bill, mais tes victimes auront peut-être sur elles les clefs qui ouvrent les bracelets...

Bill Ballantine se mit à rire doucement, en disant :

— C'est vrai, commandant !... Où donc avais-je la tête pour ne pas avoir pensé à cela ?... Tout ce qui nous reste donc à faire, c'est attendre le bon vouloir de nos ennemis...

— Oui, Bill, c'est tout ce qui nous reste à faire... en espérant que Madame la chance nous clignera de l'œil...

9

Au-delà de la porte du cachot, un bruit de semelles retentissait.

— On vient, chuchota Morane.

— Un homme seul, dirait-on, fit sur le même ton Martine Hems. Je n'entends qu'un seul pas...

Il devait y avoir une demi-heure peut-être que Ballantine avait réussi à se libérer, et ce laps de temps s'était écoulé sans que dix paroles ne fussent échangées entre les captifs. Maintenant, il était probable que le moment attendu approchait.

Sous la porte, un rais de lumière se dessina, puis une clef tourna dans la serrure et la porte s'ouvrit. Une violente clarté envahit le réduit. Du moins parut-elle violente aux captifs, habitués à l'obscurité.

Quand leur éblouissement prit fin, ils se rendirent compte que la porte avait été refermée, ou tout au moins poussée, et qu'un homme à la fois mince et puissant, aux épaules légèrement voûtées, se tenait debout devant eux. Il avait posé sa puissante lampe électrique sur le sol et les captifs pouvaient le détailler à leur aise. Il était vêtu de sombre, avec un veston montant, haut boutonné, et un col dur de clergyman. Son crâne, complètement rasé, brillait telle une bille de vieil ivoire poli par le temps, et son visage olivâtre, aux pommettes saillantes et au nez mongoloïde, était éclairé par des yeux bridés, aux prunelles couleur d'ambre. Ces yeux, quand on les avait vus, ne pouvaient être oubliés, car ils brillaient d'un éclat inhumain marquant à la fois une cruauté sans limites, une intelligence sans bornes. Les mains du personnage, énormes, étaient gantées de noir et l'une d'elles, la droite, Bob et Bill le savaient, était postiche : une merveille de prothèse aux possibilités presque égales à celles d'une vraie main.

Cet homme, Morane et Ballantine l'avaient reconnu. C'était Monsieur Ming, alias l'Ombre Jaune qui, dans la guerre sournoise qu'il avait déclarée à l'humanité, s'était heurté à différentes reprises aux deux amis, et ce à sa plus grande confusion.

Bien campé sur ses jambes, le menton haut, une expression triomphante sur le visage, le Mongol toisait Morane et Bill.

— Décidément, messieurs, fit-il, vous serez toujours sur mon chemin... Jadis, j'ai montré trop de mansuétude à votre égard... J'aurais dû vous éliminer sans pitié...

Le ton de sa voix baissa soudain, se fit presque doux, quand il continua :

— Hélas, monsieur Morane, je n'ai jamais pu oublier que vous m'avez jadis sauvé la vie !... Peut-être, après tout, suis-je un tendre... Et puis, tout compte fait, j'aurais regret à supprimer un adversaire tel que vous, sans qui l'existence me semblerait fort monotone. Bien entendu, si vous périssiez pendant le combat, je n'y pourrais rien : cela ferait partie des hasards de la guerre...

— N'essayez pas de vous faire plus blanc que vous ne l'êtes, Ming, coupa Morane avec colère. Si je suis encore en vie, et Bill avec moi, ce n'est pas votre faute, il s'en faut de beaucoup. Vous avez essayé de nous faire tuer de toutes les façons, dont la dernière sont vos hommes-aux-regards-qui-tuent... Encore une de vos inventions diaboliques, sans doute...

L'Ombre Jaune se mit à rire. Un rire terrible, démoniaque qui, comme le regard, ne pouvait plus être oublié quand on l'avait entendu.

— Mes hommes-aux-regards-qui-tuent ! Joli nom, en vérité... Mais, personnellement, je préfère celui que je leur ai donné : les Incandescents-Rubis-de-la-Mort. Poétique, n'est-ce pas ?...

Jusqu'alors, Ming ne semblait pas avoir remarqué que Ballantine était libre. Les chaînes étaient d'ailleurs scellées au bas de la muraille et, les prisonniers étant assis, il était impossible d'apercevoir leurs points d'attache.

— Poétique ou non, Ming, cette appellation est digne du monstre que vous êtes. Car je ne vous le répéterai jamais assez : vous êtes la plus grande canaille que la terre ait portée...

Il fallait autre chose que des insultes pour faire perdre contenance à l'Ombre Jaune. Elle haussa les épaules, pour dire :

— Une canaille, monsieur Morane ? Cela dépend de la façon dont on voit les choses...

Ce fut ce moment que Martine choisit pour attirer l'attention du Mongol.

— Tirez-moi de ce trou ! cria-t-elle. Mon grand-père fera tout ce que vous voudrez !... Mais tirez-moi de ce trou !...

Ming s'était tourné vers la jeune fille, sa large face plate tendue d'un sourire.

— On peut être une canaille, dit-il, mais cela vous touche toujours de voir la supplication briller dans de jolis yeux... Je vais être bon prince : si votre grand-père accepte de collaborer totalement avec moi, je vous tirerai d'ici. Oh, je ne dis pas que je vous rendrai la liberté ! Depuis le petit voyage que vous venez de faire à Londres, je me méfie de vos réactions. Et puis, vous m'êtes un trop précieux otage...

Tout en parlant, le Mongol demeurait tourné en direction de Martine. Pour Bill, c'était le moment d'agir. Avec une souplesse peu en rapport avec sa corpulence, il bondit tout à coup sur ses pieds, pour se propulser en avant. Son poing droit, autour duquel il avait enroulé une des chaînes, frappa Ming, avec une violence inouïe, au niveau des côtes flottantes. Le souffle coupé, le Mongol se plia en deux, incapable de proférer le moindre son. Sans lui permettre de récupérer, Ballantine le contourna rapidement et lui entoura le cou de son bras gauche replié. Son poing gauche alla se coller sous la mâchoire de son antagoniste, pour comprimer fortement la carotide. Le sang n'irriguant plus son cerveau, Ming mollit entre les bras de Ballantine. Ce dernier ne relâcha son étreinte qu'une fois assuré que son adversaire avait bien perdu connaissance. L'Ombre Jaune glissa sur le sol telle une grande marionnette aux fils coupés.

— Fouille-le, vite ! lança Morane à l'adresse de son ami.

Tout ce que Bill devait découvrir dans les poches de Ming fut un automatique et un trousseau de clefs. Cela suffisait

cependant, car une des clefs ouvrait les bracelets de fer des prisonniers qui, en quelques instants, furent libres. Aussitôt, Morane se dirigea vers le Mongol et l'empoigna sous les bras, en disant :

— Aide-moi, Bill...

Ils traînèrent Ming, toujours inconscient, contre le mur, à l'endroit précis où Morane lui-même se trouvait quelques instants plus tôt, et bientôt l'Ombre Jaune fut enchaînée, puis bâillonnée à l'aide d'un pan de sa propre veste, que Bob n'avait eu aucun scrupule à déchirer.

Ces précautions prises, les deux amis se redressèrent et Morane se tourna en souriant vers Martine, qui les avait regardés faire, adossée à la muraille.

— Et voilà, fit Morane, comment les méchants sont toujours punis...

La jeune fille s'avança vers lui, dans un élan de reconnaissance.

— Je savais, Bob, qu'avec vous tout finirait par s'arranger...

D'un geste de la main, Morane coupa net l'enthousiasme de Martine.

— Eh là ! fit-il, ne nous emballons pas. Pour commencer, ce n'est pas moi qu'il faut remercier, mais Bill. S'il n'était puissant comme une demi-douzaine de taureaux, il est fort probable que nous serions toujours enchaînés et offerts sans défense au triomphe de l'Ombre Jaune... Et puis, inutile de crier victoire trop vite. Nous ne sommes pas encore tirés d'affaire... Pour commencer, il nous faudra parvenir jusqu'à votre grand-père et, ensuite, trouver le moyen de quitter ces souterrains...

— Je sais où se trouve grand-père, fit Martine. Quand on m'a conduite ici, après l'avoir vu, je n'avais pas les yeux bandés. Je connais donc le chemin...

— Le professeur Hems doit être sévèrement gardé, glissa Ballantine. Et, si Ming est, pour le moment, hors d'état de nuire, il reste les dacoïts et les hommes-aux-regards-qui-tuent...

Morane eut un geste fataliste.

— Si nous les rencontrons, nous serons bien obligés de les affronter... Passe-moi l'arme de Ming, Bill. J'avancerai en tête. Tu fermeras la marche, et Martine marchera entre nous...

L'automatique dans une main, la lampe de l'Ombre Jaune dans l'autre, Morane risqua un regard au-dehors. De chaque côté, un étroit couloir se prolongeait, simplement creusé dans la roche du sous-sol, sans maçonnerie. Nulle part, aussi loin que la vue pouvait porter, on ne distinguait la moindre présence humaine.

— Ming semble réellement être venu seul, souffla Morane. Cet homme a vraiment trop confiance en ses moyens. Un de ces jours, cela causera définitivement sa perte...

Pourtant, Bob aurait dû savoir que, s'il était possible parfois de mettre l'Ombre Jaune en difficulté, il serait par contre plus difficile de l'abattre définitivement.

Guidés par Martine Hems, les trois fuyards avaient longé l'étroit passage sur deux ou trois cents mètres de distance, pour déboucher dans une énorme rotonde à laquelle s'emmanchaient une demi-douzaine d'autres galeries, toutes semblables. Il ne s'agissait cependant pas là d'une cave à proprement parler, mais d'une carrière souterraine d'où, jadis, avait sans doute été tirée la pierre ayant servi à la construction du castel et de l'abbaye.

Au centre de la salle, Martine s'arrêta un moment, hésitant visiblement sur la galerie à choisir. Finalement elle opta pour celle du centre.

— Quand j'ai fait le même chemin en sens inverse, dit-elle, alors qu'on me menait au cachot où vous m'avez trouvée, mes gardiens et moi avons traversé la rotonde suivant son diamètre. Donc la galerie que nous devons prendre s'ouvre juste en face de celle que nous venons de quitter...

Ils s'avancèrent vers la galerie en question, mais ils n'eurent pas le loisir de l'atteindre. De l'entrée d'un couloir latéral, des formes humaines avaient jailli, au nombre de deux. Il ne s'agissait pas de dacoïts, Bob Morane et ses compagnons les reconnurent aussitôt.

— Les hommes-aux-regards-qui-tuent ! s'exclama Martine Hems.

Déjà, sous le rebord des feutres, les points de feu rouge brasillaient. Sans même se concerter, Morane, Ballantine et Martine se jetèrent à plat ventre, tandis que les rayons, convergeant dans leur direction, passaient par-dessus leurs

têtes. Derrière eux, les deux hommes et la jeune fille entendirent les grésillements de la pierre calcinée.

Bob n'attendit pas que les hommes-aux-regards-qui-tuent dardent de nouveaux traits de feu, qui les auraient anéantis tous trois. Rapidement, il braqua l'automatique de Monsieur Ming et, par deux fois, il fit feu, visant au corps. Le résultat ne se fit pas attendre. Touchés à hauteur de la poitrine, les deux agresseurs dégringolèrent et demeurèrent immobiles sur le sol. Son arme toujours braquée, Morane s'avança vers eux et, se baissant, écarta leurs vêtements. Là où aurait dû logiquement se trouver la poitrine, deux têtes noires, aux traits négroïdes, apparurent.

— Des pygmées andamanais ! s'écria Ballantine.

— Oui, des nains, fit Bob, avec de fausses épaules et une fausse tête à l'intérieur de laquelle se trouvent les générateurs de rayons. Ming a imaginé cette mascarade pour semer l'épouvante. Une machine, même si elle darde des rayons mortels, ne terroriserait pas comme pourraient le faire des hommes-aux-regards-qui-tuent...

— Nous savions que l'Ombre Jaune employait assez souvent des indigènes de l'archipel Andamau, dit Bill. Nous aurions dû y penser...

— Comment pouvions-nous deviner jusqu'où irait le génie inventif de Monsieur Ming ? fit Morane. J'ai commencé à comprendre tantôt, quand j'ai visé un de ces hommes-aux-regards-qui-tuent à la tête. Comme la première fois, mon tir a été sans résultat, alors que j'étais certain d'avoir atteint la cible. J'ai compris qu'il me fallait tirer au corps...

Bob désigna les deux pygmées morts.

— Ils ont été touchés en plein crâne, alors que j'avais visé à la poitrine. Leurs têtes se trouvaient en effet entre les épaules postiches...

— Et les deux premières fois, commandant, quand vous avez tiré à la tête, vous avez bousillé les émetteurs de rayons, ce qui explique la fuite des agresseurs... Quant à cette araignée géante, que l'agent Robin a vue courant le long du mur, dans le *smog*, à Londres, c'était l'Andamanais qui fuyait. On n'y voyait pas très clair et ces nains sont aussi agiles que des singes... ou des

araignées, ce qui explique la méprise du pauvre policier... Une seule chose m'échappe : comment, avant de fuir, le nain a-t-il pu escamoter ses épaules et sa tête postiche ?

— Sans doute en les détruisant grâce à un dispositif automatique prévu à cet effet. Si tu te souviens bien, Bill, nous avons découvert un tas de cendres chaudes au fond de l'impasse. C'était sans doute tout ce qui restait des fausses épaules, de la fausse tête et de l'émetteur de rayons. Peut-être aussi du manteau et du chapeau. Quant à l'homme de très petite taille qui a été retrouvé, méconnaissable, dans la voiture en flammes, sur Preston road, c'était également notre Andamanais qui avait tenté de fuir en compagnie du Chinois – un homme de confiance de l'Ombre Jaune – qui lui servait de chaperon...

— Reste à savoir deux choses, commandant : la nature de ce rayon mortel et de combien de ces épouvantails à têtes de carton-pâte dispose l'Ombre Jaune...

Morane eut un geste d'ignorance.

— Difficile de répondre à ces deux questions, Bill. Pour le moment, cela demeure le secret de Monsieur Ming...

— Peut-être pourrai-je éclaircir le second point, intervint Martine. Avant de quitter le castel pour gagner Londres, je me suis trouvée plusieurs fois en présence de ces hommes-aux-regards-qui-tuent. Jamais je n'en ai vu plus de quatre à la fois, ce qui peut laisser supposer que Ming n'en disposait pas davantage. Or, si l'un de ces hommes-aux-regards-qui-tuent a été éliminé à Londres, et deux autres ici...

— Il en reste un seul, compléta Morane. Le Ciel vous entende, petite fille !... Mais je m'étonne que les coups de feu n'aient encore attiré personne... Continuons notre chemin...

Courant presque, ils s'enfoncèrent dans la galerie désignée tantôt par Martine Hems. Cette galerie se terminait en un cul-de-sac, au fond duquel se découpait une porte basse et massive, fermée à clef, bien entendu.

— C'est derrière cette porte que se trouve le logis, comprenant un laboratoire, où grand-père est retenu captif, expliqua Martine.

— Nous, on veut bien vous croire, fit Bill d'une voix maussade. Mais si vous vouliez nous donner le moyen de l'ouvrir, cette porte...

— Tu l'as sans doute, ce moyen, Bill. Cherche dans les clefs de Monsieur Ming.

Le géant se frappa le front du doigt.

— Où avais-je la tête ?... Vous avez raison, commandant...

Il tira de sa poche le trousseau de clefs pris à l'Ombre Jaune.

— Il y en a une vingtaine, fit-il. Le tout est de trouver la bonne...

— Essaye-les toutes, conseilla Morane. Ballantine se mit à l'œuvre. Il savait que le temps pressait, qu'à tout moment ses compagnons et lui pouvaient être surpris, soit par les dacoïts, soit par Ming lui-même. Ils avaient laissé le Mongol enchaîné et bâillonné, certes, mais avec ce diable d'homme, on ne pouvait jamais savoir...

Une à une, les clefs furent essayées. Bill isola finalement la dernière.

— Si celle-ci n'ouvre pas la porte, dit l'Écossais, nous n'aurons plus qu'à dire : « Sésame, ouvre-toi ! », comme dans *Ali Baba et les Quarante Voleurs*...

L'essai devait se révéler infructueux. La dernière clef, pas plus que les autres, ne s'adaptait à la serrure.

— Rien à faire, maugréa Bill en essuyant d'un revers de main la transpiration perlant à son front. Ces clefs ouvrent peut-être un tas de portes, mais pas celle-ci...

— Peut-être t'y es-tu mal pris, dit Morane. Je vais tenter ma chance...

— Prenant le trousseau des mains de son ami, Bob se mit à son tour au travail. Bientôt cependant, il dut se rendre lui aussi à l'évidence : aucune des clefs n'ouvrait ce battant derrière lequel commençait peut-être le chemin de la liberté.

10

Un bref instant, le découragement s'appesantit sur Bob Morane, Bill Ballantine et leur jeune compagne. Cette dernière surtout se sentait écrasée par le mauvais sort car, au moment où elle espérait retrouver son grand-père, fuir avec lui loin de ces cryptes de cauchemar, tout s'écroulait.

— Nous ne pouvons quand même pas demeurer ici, à attendre, dit Bill. Je suppose que, si nous frappions à la porte, on ne nous ouvrirait pas...

— Je crois même qu'il vaudrait mieux ne pas le risquer, conseilla Morane. Dans la situation où nous nous trouvons, il serait insensé de se faire annoncer...

Bob s'interrompit et demeura pensif, puis il reprit :

— Pour ma part, je ne vois qu'une solution : retourner au cachot, récupérer Ming, l'amener ici et le forcer à nous ouvrir cette porte, ou à la faire ouvrir...

— Je n'aime pas beaucoup cela, dit Bill en secouant la tête. Tout d'abord, je préfère savoir Ming enchaîné que libre. En outre, vous le savez bien, commandant, il n'est pas de ceux que l'on oblige à faire quelque chose quand ils n'en ont pas envie...

— Comme si je l'ignorais, Bill. Mais, si tu vois un autre moyen de nous en sortir...

Tout ce que l'Écossais put faire, ce fut secouer la tête.

— Aucun autre moyen, commandant... Allons trouver Ming...

Tournant le dos à la porte, ils s'apprêtèrent à refaire en sens inverse le trajet parcouru depuis qu'ils avaient laissé l'Ombre Jaune enchaînée dans le cachot. Ils ne purent pourtant pas atteindre la rotonde car, devant eux, une lumière monta soudain et ils aperçurent une douzaine d'hommes qui venaient dans leur direction. Plusieurs d'entre eux étaient munis de torches dont les flammes projetaient leurs ombres dansantes et étirées, en une procession fantastique, sur les parois du couloir.

Il faisait assez clair cependant pour que Morane et ses compagnons puissent reconnaître des Indiens.

— Les dacoïts ! fit Bob. Les détonations les ont attirés. Cela m'étonne même qu'ils ne soient pas accourus plus tôt...

Les deux hommes et la jeune fille avaient été aperçus, et déjà les dacoïts déferlaient vers eux, de longues lames brillant à leurs poings.

— Reculons au fond de l'impasse, dit encore Morane. Cela nous évitera d'être entourés...

Sans cesser de faire face à leurs agresseurs, ils allèrent s'adosser à la porte qu'ils avaient en vain tenté d'ouvrir. Morane braquait le revolver de Ming.

— Il reste six balles dans le chargeur, et nos adversaires sont plus du double. Avec un peu de chance, j'en abattrai six. Les autres se jetteront sur nous, et alors...

Contre six adversaires désarmés, Bob Morane et Ballantine, vigoureux et rompus comme ils l'étaient à toutes les ruses du combat corps à corps, gardaient une chance de vaincre, mais six dacoïts, souples et sauvages comme des panthères, munis de poignards dont ils se servaient avec une adresse consommée, leur laisseraient peu de chances. Pourtant, acculés au fond du cul-de-sac, il leur serait impossible de refuser une bataille qui prendrait vite l'allure d'un baroud d'honneur.

Les assaillants n'étaient plus qu'à quelques mètres et, à la lueur dansante des torches, on pouvait lire la haine peinte sur leurs visages farouches, brillant au fond de leurs prunelles de fauves humains.

Rapidement, Morane pressa la détente de l'automatique. Deux coups de feu claquèrent et deux dacoïts roulèrent sur le sol. Les autres reculèrent, mais pour revenir presque aussitôt, obligeant Bob à tirer à nouveau, pour faire deux nouvelles victimes.

Cette fois cependant, les dacoïts ne refluèrent pas. Deux d'entre eux tombèrent encore, et Bob s'apprêtait à se servir de son arme vide comme d'une massue, quand une voix, venant de derrière la porte close, cria une phrase dans laquelle Morane et Ballantine crurent reconnaître, sans réellement en saisir le sens, un quelconque dialecte tibétain. Quant à la voix elle-même, ils

l'avaient, en même temps et avec effarement, identifiée elle aussi. *C'était la voix de Monsieur Ming.*

Les dacoïts avaient également entendu. Ils rétrogradèrent et, laissant leurs morts sur le terrain, ils tournèrent finalement les talons et disparurent.

Bob Morane, Bill et Martine s'étaient tournés vers la porte, écrasés par la surprise. Comment l'Ombre Jaune, qu'ils avaient laissée, enchaînée, à quelque distance, pouvait-elle se trouver là, derrière cette porte close ?

Elle ne devait d'ailleurs plus le demeurer longtemps, car le pêne claqua en sortant de sa gâche et le battant, manœuvré de l'intérieur, s'ouvrit lentement sur une longue et mince silhouette de femme.

— Entrez donc, fit une voix chaude et bien timbrée, avec un léger accent étranger, une voix qui, à présent, était toute différente de celle de Monsieur Ming.

L'inconnue recula légèrement et la lumière, baignant la pièce au seuil de laquelle elle se tenait, l'éclaira en plein. Pourtant, il n'avait pas fallu cela pour que Morane et Ballantine la reconnaissent.

— Tania !... Vous !... s'était exclamé Bob. Tania Orloff était la nièce de Monsieur Ming, qui l'avait élevée. Obligée de se faire la complice de son terrible parent, Tania avait cependant depuis longtemps horreur de ses crimes, et elle s'était toujours arrangée pour aider secrètement Morane à ruiner ses plans. Maintenant encore, elle avait, en imitant la voix de son oncle, obligé les dacoïts à rompre le combat.

— Entrez vite, répétait Tania Orloff.

C'était une Eurasienne, une demi-Chinoise, de cette beauté captivante et mystérieuse qui caractérise les femmes possédant à la fois une ascendance européenne et orientale. D'un côté, toute la fierté de l'Occidentale ; de l'autre, la grâce nonchalante de l'Asiatique. Ses cheveux auraient enchanté un poète, qui n'aurait pas manqué de les comparer aux ailes d'ébène de la nuit, et ses yeux aux soleils noirs de galaxies lointaines.

Morane, Bill et Martine avaient pénétré dans la pièce, sans doute taillée à même le roc mais dont les parois étaient recouvertes de tapis épais. Tania referma la porte, à laquelle elle

s'adossa en regardant Morane avec, dans les yeux, un éclat où l'on aurait peut-être pu lire autre chose que de l'amitié.

— Vous êtes encore venu vous mêler à tout ceci, Bob ! fit-elle sur un ton de tendre reproche.

Morane laissa échapper un ricanement fabriqué de toutes pièces, ce qui était sa façon à lui de masquer ses sentiments réels.

— Vous savez bien, Tania, que partout où se trouve l'Ombre Jaune on est sûr de rencontrer, à peu de distance, Bob Morane et son ami Bill...

— Et aussi la toute belle et gracieuse Miss Orloff, enchaîna Ballantine, toujours prête à nous porter secours si cela se révèle nécessaire...

Mais l'Eurasienne ne parut pas avoir entendu ces paroles, lancées sur un ton de raillerie.

— Un de ces jours, mon oncle vous tuera, dit-elle en s'adressant plus spécialement à Bob. Vous feriez mieux de vous tenir éloigné de lui. S'il vous arrivait quelque chose, j'en éprouverais un chagrin éternel...

— Je regrette, déclara Morane avec force, mais jamais je ne pourrai me résoudre à laisser Ming perpétrer ses crimes sans tenter d'intervenir. J'espère pouvoir le vaincre définitivement un jour ou l'autre...

Tania Orloff secoua la tête avec une violence désespérée.

— Jamais vous n'y parviendrez... Il est invincible, et vous le savez bien...

Elle s'interrompit, pour reprendre presque aussitôt :

— Mais nous perdons notre temps en vains bavardages... Je suppose que vous êtes venus pour délivrer le professeur Hems... Je vais vous mener jusqu'à lui...

Suivie par les deux hommes et Martine, elle traversa la pièce, souleva une tenture et s'engagea dans un long corridor de chaque côté duquel donnaient plusieurs portes closes. Elle s'arrêta devant l'une d'elles et tira le verrou qui la fermait. Une grande pièce, taillée elle aussi dans la roche et aux parois simplement passées à la chaux, s'offrit aux regards de Morane et ses compagnons. Elle était aménagée en laboratoire de physique, avec les instruments les plus modernes. Au fond, un

homme était assis à une table. Il leva la tête et, aussitôt, Bob Morane et Bill Ballantine le reconnurent pour avoir aperçu son sosie mécanique, peu de temps auparavant, au sommet du donjon des Mauvents. Il s'agissait du professeur Gustave Hems, mais en chair et en os cette fois...

*

Le physicien s'était précipité vers Martine, pour la serrer contre sa poitrine.

— Ce monstre de Ming vous a donc relâchée, ma chérie ? fit-il d'une voix tremblante d'émotion.

— Je me suis libérée, avec l'aide de ces messieurs, expliqua la jeune fille en désignant Morane et Bill. Nous sommes ici pour que vous fuyiez avec nous...

— Vous savez bien que, jamais, Ming ne me laissera lui échapper, dit le savant avec désespoir. Pas avant que je ne lui révèle mes secrets, tout au moins. Et, quand il les connaîtra, ma peau ne vaudra plus bien cher...

— Pour le moment, expliqua Morane, Ming est hors d'état de nuire, mais pas pour longtemps sans doute. Il nous faut fuir. Le temps presse...

— Je vais vous aider à quitter ces souterrains, fit Tania. C'est tout ce que je puis faire pour vous sans me compromettre moi-même... Une fois au-dehors, il vous faudra compter avec les dacoïts qui surveillent la région, et je ne serai plus là pour imiter la voix de mon oncle... Mais j'espère qu'avec ceci vous vous en tirerez...

De la poche de son manteau de gros tweed, elle sortit deux automatiques. Elle en tendit un à Morane, l'autre à Bill. Les deux amis se saisirent des armes, s'assurèrent qu'elles étaient bien chargées et les glissèrent dans leurs ceintures...

— Suivez-moi, dit simplement Tania Orloff.

Elle quitta le laboratoire et, les trois hommes et Martine sur les talons, elle longea le couloir jusqu'au moment où un étroit escalier, grimpant raide, s'offrit à eux.

— Cet escalier s'ouvre dans les ruines de l'abbaye, expliqua l'Eurasienne. Je vous montre le chemin...

Elle se mit à monter, pour être aussitôt absorbée par les ténèbres régnant dans l'escalier que, contrairement au couloir, aucune lampe n'éclairait. Au bout d'une minute à peine, Tania souffla :

— Nous sommes arrivés...

Dans les ténèbres, on l'entendit bouger. Il y eut un déclic, une série de grincements indiquant qu'un mécanisme se mettait en branle, et un rectangle de ciel nocturne se découpa au-dessus de la tête des fuyards, tandis qu'un souffle d'air frais leur parvenait.

— Passez un à un, murmura Tania, et à partir de ce moment ne faites plus le moindre bruit... Il y va de vos vies...

Elle s'était adossée à la muraille et, un à un, ils passèrent devant elle. Morane venait le dernier. Au moment où il s'apprêtait à se glisser lui aussi au-dehors, Tania le retint.

— Soyez prudent, Bob... fit-elle à voix basse, sur un ton de prière.

Dans la pénombre, il se mit à rire silencieusement.

— N'ayez crainte, petite fille, je n'ai pas mon pareil pour éviter les ennuis...

— Vous allez au-devant d'eux, au contraire... Vous vous arrangez toujours pour vivre sur un volcan... S'il vous arrivait quelque chose, je...

Morane lui coupa la parole.

— Pourquoi ne venez-vous pas avec nous, Tania ? Elle secoua la tête.

— Vous savez bien que c'est impossible, Bob... Vous savez bien que c'est impossible... Tant que mon oncle sera vivant, je devrai demeurer auprès de lui. Vous savez bien qu'on ne lui échappe pas...

Rapidement, elle se pencha vers Morane et lui posa un léger baiser sur la joue.

— Partez maintenant !... Partez !...

Elle le poussa vers le haut et, presque malgré lui, il monta les quelques marches qu'il lui restait à gravir, pour se retrouver au cœur même de la chapelle de l'abbaye, dont le gigantesque squelette se découpait en filigranes grisâtres sur l'étendue fuligineuse de la nuit.

À quelques mètres devant lui, Morane distingua les silhouettes de Martine, du professeur Hems et de Bill accroupis à l'abri d'un muret. Il les rejoignit et, quand il se retourna vers l'endroit qu'il venait de quitter, il n'y avait plus là qu'une colonne comme les autres qui, en reprenant sa place, avait fermé l'ouverture par laquelle ses amis et lui étaient sortis du souterrain.

De derrière le petit mur écroulé, les trois hommes et la jeune fille inspectèrent le champ des ruines devant eux et, au-delà, l'étendue du plateau noyé d'ombre. Au loin, ils pouvaient même distinguer la masse noire du Castel des Mauvents.

— Qu'allons-nous faire ? interrogea Martine.

— Je propose de gagner le village le plus proche, fit Ballantine. Là, nous trouverons du secours...

— Non, fit Morane. Si les dacoïts surveillent la région, comme l'a affirmé Tania, nous ne leur échapperions pas. Ils nous barreraient la route bien avant que nous ayons atteint le village. D'autre part, tout s'est passé beaucoup plus vite que nous ne l'avions cru. Une nuit à peine... Le dispositif que la sûreté française devait, sur la demande de Sir Archibald et du professeur Clairembart, mettre en place autour du château et du cloître, ne fonctionne sans doute pas encore... Ce qu'il faudrait, c'est trouver un endroit où nous pourrions nous barricader en attendant des secours...

— Le château ! fit le professeur Hems. Nous pourrions nous réfugier au sommet d'une des tours et, de là, faire des signaux...

— Ce serait la meilleure solution, en effet, mais il y a un hic. Comment pénétrer dans le château ? La herse a été abaissée et je ne pense pas que nous pourrions, même en unissant nos forces, la relever suffisamment pour nous permettre de nous glisser par-dessous...

— Je ne crois pas que ce soit réalisable, en effet, dit le professeur Hems.

— Nous ne pouvons pourtant pas demeurer ici, déclara Ballantine. Il nous faut trouver une solution...

Oui, mais cette solution quelle était-elle ? Ils ne pouvaient reculer et, d'autre part, il était possible que les dacoïts fussent déjà à leur recherche. De toute façon, cela ne tarderait guère.

Avant longtemps, si ce n'était déjà fait, l'Ombre Jaune réussirait à se libérer et, immanquablement, elle lancerait toute sa meute sur les traces des fuyards.

— Je crois avoir trouvé, fit Martine. La Tour du Guet !... Nous appelons ainsi une construction cylindrique située sur une éminence, à peu de distance du castel. Jadis, cette tour et le château communiquaient par un souterrain que des éboulis ont depuis longtemps complètement comblé. Cette tour ferait un excellent refuge car, de son sommet, on domine les environs, et personne ne pourra s'en approcher sans être aussitôt repéré...

Peut-être Morane aurait-il préféré ne pas courir le risque de se faire assiéger par les hommes de Monsieur Ming. Ce dernier en effet ne tarderait pas de trouver le moyen de les déloger. Pourtant, il fallait prendre une décision car, déjà, vers l'ouest, le ciel commençait à tourner au gris, ce qui annonçait l'aube. Une fois le jour venu, il serait sans doute plus difficile de tromper la vigilance des dacoïts.

— Va pour la Tour du Guet ! fit Morane. Conduisez-nous, Martine...

Quelques secondes plus tard, la petite troupe quittait les ruines pour, empruntant d'étroits sentiers serpentant entre bois et broussailles, s'avancer le plus silencieusement possible en direction du castel. Ils n'en étaient plus qu'à un kilomètre environ, et le ciel s'éclairait toujours davantage avec la montée du jour, quand un cri fusa, non loin d'eux. Un cri sinistre entre tous, car il était annonce de mort : l'appel des dacoïts.

11

— Cette fois, nous sommes repérés, dit Morane. Les dacoïts ne lancent leur appel que quand ils sont sur la piste d'une victime.

Un second hurlement retentit, puis un troisième...

— Gagnons au plus vite la Tour du Guet, fit encore Bob. Nous devons y être retranchés avant d'avoir ces tigres humains sur le dos...

— La tour n'est plus loin, expliqua Martine. Cinq cents mètres avant le castel, le chemin bifurque vers la gauche, grimpe à flanc de butte et mène directement au guet...

Ils s'étaient remis en marche. À chaque minute qui s'écoulait, la nuit devenait plus claire et un grand pan de grisaille avait déjà, vers l'est, envahi le ciel.

Pressés en même temps par l'approche du jour et la proximité des dacoïts, ils accélérèrent leur allure. Le château était à présent tout proche, gigantesque masse d'ombre, cornue comme un masque de démon, sur la cendre de l'aube.

— Nous allons atteindre la bifurcation, dit Martine, qui courait presque pour suivre le train des hommes.

Mais, comme ils arrivaient à l'endroit où le chemin se séparait en deux tronçons, l'un continuant vers le castel, l'autre s'incurvant vers la gauche, le long du flanc d'une éminence couverte de végétation basse, ils aperçurent, venant du château, une forme humaine. Tout de suite, ils reconnurent le long manteau noir, le chapeau aux bords baissés.

— L'homme-aux-regards-qui-tuent ! murmura Ballantine.

— Le dernier, sans doute, dit Bob.

L'homme-aux-regards-qui-tuent devait les avoir aperçus lui aussi, car il s'avança rapidement dans leur direction. Ballantine braqua vers lui l'automatique que lui avait remis Tania Orloff, mais Morane, de la main, le força à abaisser l'arme.

— Non, Bill, pas de ça. Je sais que ce serait la meilleure solution, mais les détonations renseigneraient les dacoïts sur notre position exacte et nous n'atteindrions pas la tour avant qu'ils nous aient rejoints. Courons, et ce sera seulement quand nous serons à proximité de la tour que nous pourrons tirer...

— Nous avons affaire à un Andamanais, commandant... Il nous sera difficile de le distancer. Ces gens-là, malgré leur petite taille, galopent comme des antilopes...

— Sa tête postiche et son manteau ralentiront sans doute son allure, rétorqua Morane. Filons...

L'homme-aux-regards-qui-tuent était proche maintenant, à bonne distance sans doute pour darder ses rayons. Mais Bob et ses compagnons n'avaient pas attendu que ses yeux rougeoient, pour détaler et se mettre à grimper aussi rapidement que possible le sentier menant au sommet de l'éminence. Gustave Hems courait aux côtés de Morane.

— Si nous pouvions nous emparer du générateur de rayons que porte l'Andamanais ! fit-il en haletant. J'en connais le maniement et nous serions en possession d'une arme terrible, qui tiendrait les dacoïts en respect...

C'était là une excellente idée, et Bob ne put que le reconnaître.

— Nous allons tenter le coup, dit-il. À mon signal, nous nous jetterons de côté, vous à droite du chemin, moi à gauche, parmi les buissons. Ensuite vous me laisserez faire...

Ils coururent quelques mètres encore, puis Bob lança un coup d'œil en arrière, sans apercevoir leur poursuivant, qui leur était dissimulé par un renflement de la déclivité. Il était donc probable que l'homme-aux-regards-qui-tuent ne pouvait, lui non plus, apercevoir les fuyards.

— Sautez ! fit Morane à mi-voix, à l'adresse de Hems.

Le savant et lui bondirent en même temps de côté, pour se couler à l'abri des bosquets.

Tapi ainsi, en bordure du chemin, Bob se tint prêt à agir. L'attente ne dura pas longtemps. Leur poursuivant émergea soudain de derrière le renflement de terrain qui, jusque-là, le dissimulait aux regards. Malgré le long manteau qui devait gêner les mouvements du pygmée, celui-ci allait vite. Il passa

devant Morane qui, aussitôt, avec une souplesse de félin, bondit derrière lui. Son poing droit, lancé avec une force inouïe, comme s'il, voulait atteindre quelque chose situé vingt centimètres en arrière du but réel, frappa entre les deux épaules, là où devait logiquement se trouver la vraie tête de l'Andamanais. Terrible coup de karaté, qui ne pardonne pas. L'homme-aux-regards-qui-tuent tomba en avant et demeura immobile.

Le professeur Hems avait lui aussi quitté sa cachette.

— Beau travail, fit-il. Cela me rappelle le temps de la guerre de tranchées...

Il se baissa sur l'homme inanimé et, rapidement, arracha la tête postiche. Il montra une chaînette qui pendait et expliqua :

— L'Andamanais s'en servait pour actionner la détente du projecteur de rayons...

Rapidement, mais en usant cependant de certaines précautions, Gustave Hems se mit à démolir la tête. Il en tira un étrange appareil, au corps de métal et doté de deux tubulures ayant l'écartement d'yeux humains et à l'extrémité desquelles étaient sertis des disques de cristal rouge, semblables à des rubis.

En voyant les deux disques de cristal, Morane crut comprendre.

— Le *Laser*, hein, professeur ? Hems eut un signe de tête affirmatif.

— C'est bien cela, en effet. Ming connaît tous les secrets de l'oscillateur de lumière et il l'a perfectionné jusqu'à en faire une arme redoutable. Mais je vous expliquerai tout cela plus tard... Rejoignons Martine et votre ami...

Le physicien emportant le mystérieux générateur de rayons, ils reprirent leur course, juste au moment où, tout près, éclata à nouveau le cri de guerre des dacoïts.

En dépit de ses soixante-cinq ans, Gustave Hems avait gardé presque toute la souplesse de la jeunesse. Ils débouchèrent en même temps sur un étroit plateau, au sol nu et au centre duquel se dressait la tour du guet, construction massive, parfaitement ronde et haute d'une quinzaine de mètres. De sa terrasse, ornée

de créneaux, on devait jouir d'une vue parfaite sur la campagne environnante.

Déjà, Bill et Martine couraient vers la tour quand plusieurs silhouettes firent leur apparition sur le plateau. Le jour s'était presque complètement levé à présent, et il fut possible de reconnaître aussitôt des dacoïts. Ils étaient une demi-douzaine et, à leurs poings, brillaient les lames courbes de longs poignards.

Morane et le professeur Hems avaient rejoint Martine et Bill Ballantine et ils se mirent à galoper ensemble vers la tour. Pourtant, ils comprirent vite qu'ils ne l'atteindraient pas avant que les dacoïts, beaucoup plus rapides, ne les aient rejoints.

— Le *Laser* ! cria Morane.

Les poursuivants n'étaient plus qu'à quelques mètres, quand le professeur Hems se retourna brusquement, leur faisant face. Il braqua le générateur de rayons dans leur direction et tira la chaînette qui en commandait le fonctionnement. Presque aussitôt, deux rayons pourpres jaillirent. Mal dirigés, car Hems avait agi en toute hâte, ils allèrent frapper le sol devant les assaillants. Des jets de flammes montèrent, l'herbe flamba et une épaisse fumée jaillit de la terre calcinée. Cela suffit cependant à faire reculer les dacoïts qui connaissant assurément les effets des rayons pourpres, tournèrent les talons...

*

Depuis l'époque où elle avait été bâtie, au moyen âge, la tour du guet avait eu tout le temps de perdre sa porte d'origine. Par la suite cependant, les paysans, qui se servaient parfois de la bâtisse pour y serrer du fourrage, ou y abriter leurs bêtes, l'avaient dotée d'un nouvel huis, fait de planches épaisses, mal équarries et montées sur de grossières charnières que la rouille avait à demi rongées.

Ce fut cette porte que Bob Morane poussa d'un violent coup de pied pour, suivi aussitôt par Bill, faire irruption, revolver au poing, dans la tour. Celle-ci était vide, à part quelques madriers à moitié pourris entassés dans un coin et qui servirent, quand Martine et son grand-père eurent rejoint les deux amis, pour

caler le battant de façon à ce qu'il fût impossible de le pousser du dehors.

Intérieurement, la tour pouvait avoir cinq mètres de diamètre environ, et un escalier de pierre, par endroits en fort mauvais état, s'élevait, en pas de vis, sur son pourtour, jusqu'à la terrasse supérieure.

Quand Bob Morane et ses compagnons atteignirent cette terrasse, le jour était complètement levé : un jour gris d'automne, au ciel fait de nuages soudés et chargés d'humidité comme des éponges. Mais les assiégés ne se souciaient guère du temps qu'il faisait. Ils n'avaient d'yeux que pour les dacoïts qui revenaient en direction de la tour. Ils étaient une vingtaine à présent et se dirigeaient insensiblement vers la porte.

S'ils l'atteignaient, on ne pouvait douter, en raison de leur nombre, qu'ils réussiraient à l'enfoncer.

— Il faut les empêcher d'approcher, fit Bill, sinon nous sommes cuits...

Morane prit l'émetteur de rayons des mains du professeur Hems et le braqua en direction des assaillants. Deux traits de feu jaillirent, frappant le sol en avant des dacoïts, que Morane ne cherchait pas à atteindre. Il se refusait, en effet, à employer une telle arme contre des hommes.

Comme la première fois, devant le feu du *Laser* – puisque tel était le nom de cet engin redoutable – les tueurs de Monsieur Ming reculèrent.

— Ils n'ont pas l'air d'aimer ça du tout, fit Bill. Pourtant, nous avons déjà eu affaire aux dacoïts, et nous savons combien il est difficile de les impressionner...

— Le *Laser* est une arme terrible, dit le professeur Hems. Vous avez pu vous rendre compte vous-mêmes de ses effets. Les dacoïts sont peut-être des fanatiques, mais ils sont des hommes malgré tout. On peut être aussi brave que possible, il arrive un moment où la peur est la plus forte...

— Cela ne les empêche pas de revenir, lança Bill. En effet, les assaillants se dirigeaient à nouveau vers la tour, en masse compacte, dans l'intention évidente d'enfoncer la porte. Un nouveau jet de rayons, dardés devant eux, les fit reculer encore.

Ils se retirèrent jusqu'au bord de l'étroit plateau, sans doute hors de portée du *Laser*.

— Peut-être avez-vous eu tort de les épargner, commandant, fit Bill. Ce sont des bêtes féroces, et ils ne nous épargneraient pas, eux...

— C'est justement parce que nous sommes différents d'eux que nous les combattons, Bill...

Bob s'interrompit et montra la végétation qui brûlait, en dégageant surtout beaucoup de fumée, tout autour du bâtiment, là où les rayons pourpres avaient frappé le sol.

— L'incendie doit se voir de loin, continua-t-il. Les paysans alarmeront la gendarmerie et nous serons secourus. Avec un peu de chance, il est possible que la police française aura maintenant mis en place le dispositif de sécurité demandé par Sir Archibald...

— Avec un peu de chance, fit Ballantine d'une voix sombre. Il faut reconnaître que nous n'en avons guère, ces dernières heures. Sans cesse, nous tombons de Charybde en Scylla...

— Oui, mais nous demeurons en vie. Après les dangers par lesquels nous avons passés, c'est déjà un résultat...

Là-bas, les dacoïts ne bougeaient plus.

— On dirait des chats qui guettent des oiseaux auxquels on aurait coupé les ailes et qu'ils n'auront plus qu'à cueillir quand, fatigués, ils tomberont de leurs branches...

Martine Hems se rendait compte de la gravité de la situation. Jusqu'à présent, depuis qu'ils avaient pénétré dans la tour, elle n'avait guère parlé ; elle sentait soudain le besoin d'exprimer les regrets qui la tourmentaient...

— Si j'avais su, dit-elle à l'adresse de Bob et de Ballantine, je ne vous aurais pas mêlés à toute cette affaire. C'est déjà bien assez que grand-père et moi courions de tels risques. Tout cela ne vous concernait pas...

— Quand il est question de l'Ombre Jaune et de la sauvegarde de l'humanité, fit Morane d'une voix ferme, cela nous regarde toujours. Et puis, nous ne sommes pas au bout du rouleau, soyez-en sûre, petite fille... Bill et moi avons des ressources et, quand le *Laser* aura fini d'en imposer aux dacoïts

parce que ses batteries seront vides, il nous restera nos automatiques... et puis nos poings...

Du bout des doigts, il caressa le générateur de rayons.

— Drôle de truc, fit-il. On se croirait en plein roman de science-fiction...

— Le *Laser* n'est pas de la science-fiction, dit Gustave Hems avec force, mais une réalité. La preuve, commandant Morane, c'est que vous-même en aviez entendu parler...

Bill Ballantine éclata de rire et lança :

— Qui vous dit, professeur, que le commandant ne lit pas de romans de science-fiction. Je vais vous faire une confidence : il en dévore des bibliothèques entières à belles dents...

Mais Morane ne semblait pas entendre, il continuait, d'un doigt distrait, à caresser le générateur de rayons.

— Drôle de truc, répéta-t-il.

Ensuite il se tourna vers Gustave Hems, pour continuer :

— Et si vous nous appreniez dans quelle circonstance, professeur, vous avez été amené à faire la connaissance de Monsieur Ming ? Bill et moi, et aussi Martine, brûlons de curiosité. Et puis, cela nous fera passer le temps... On s'ennuie à mourir ici...

12

— Je ne vous ferai pas un petit cours sur le *Laser*, commença Gustave Hems.

— Cela nous mènerait trop loin. Et puis, il est possible que vous savez que ce dernier-né de la science moderne consiste en un flux de photons passant à travers un cristal de rubis synthétique qui produit un rayon de lumière rouge, dite *cohérente* parce que les photons qui la constituent possèdent tous une même longueur d'ondes. Depuis plusieurs années, je travaille au perfectionnement de cette invention prodigieuse, capable à bref délai de révolutionner notre civilisation en lui fournissant une source de lumière d'une puissance encore inconnue à ce jour et qui permettrait, par exemple, de communiquer avec les autres planètes. Ces derniers temps, j'avais obtenu, en laboratoire, des résultats appréciables, surtout en ce qui concernait la puissance d'émission des rayons *Laser*. J'avais hésité longtemps à communiquer ma découverte au inonde savant, car je savais que la lumière cohérente, dégageant d'énormes températures, pouvait devenir une arme redoutable, être à l'origine de ce fameux « rayon de la mort » qui a fait couler tant d'encre et dont nul n'a besoin.

» Malgré ma discréction, certains résultats de mes travaux devaient transpirer au-dehors, et c'est ainsi qu'un jour, il y a quelques mois de cela, je reçus la visite d'un étrange personnage. C'était Monsieur Ming. Tout de suite, je compris que c'était une personnalité extraordinaire, avec laquelle il fallait compter. Il en connaissait autant sur le *Laser* que moi-même, voire davantage, mais alors que je n'avais travaillé que le côté positif de l'invention, lui ne s'était attaché qu'à son aspect négatif pour finir par mettre au point ce « rayon de la mort » dont je viens de parler. Je ne vous parlerai pas des buts terroristes de l'Ombre Jaune ; vous les connaissez mieux que moi. Toujours est-il que la « lumière qui tue » présentait pour

elle, dans le défi qu'elle avait lancé à la civilisation moderne, une arme redoutable qui lui permettrait, dans un avenir proche, de subjuger des peuples entiers. Pourtant, jusqu'alors, Ming n'était parvenu qu'à produire des rayons mortels de puissance relativement faible. Ils pouvaient consumer un ou plusieurs hommes, provoquer des dégâts matériels assez négligeables, mais ils n'avaient pas la puissance, par exemple, de frapper à grande distance, des escadres de bombardiers, ou des villes entières. C'est là que, dans l'esprit de Ming, je devais intervenir.

» Je vous l'ai dit déjà, mes recherches sur le *Laser* concernaient surtout la puissance d'émission des rayons, et j'étais arrivé déjà à des résultats appréciables. Ming, qui a des yeux et des oreilles un peu partout, avait entendu parler de mes travaux, et il me proposa de collaborer avec lui. Il avait inventé le rayon de la mort ; mes découvertes permettraient de lui donner une puissance terrifiante...

» Rapidement, Ming m'exposa son plan. Une fois en possession d'un *Laser* calorifique à grande puissance, il commencerait par détruire en plein vol des avions de ligne, avec leurs passagers. Quand, de cette façon, il aurait fait la démonstration des moyens dont il disposait, il enverrait un ultimatum aux dirigeants des grandes puissances mondiales. Si ses conditions n'étaient pas acceptées, il continuerait de semer la terreur en réduisant en cendres quelques villes importantes... Ce plan m'épouvanta. D'autant plus que Ming, pour prix de ma collaboration, m'offrait une somme tellement fabuleuse qu'elle aurait pu tenter tout autre savant moins désintéressé que je ne l'étais. Je refusai, menaçai Ming de le dénoncer à la police... Mais il me menaça à son tour, affirmant que, si je parlais, il se vengerait sur Martine. Il en serait de même d'ailleurs si je continuais à lui refuser ma collaboration...

» Entre-temps, Ming m'avait donné plusieurs démonstrations de son pouvoir. Quelques années plus tôt, de vieux documents étaient tombés en sa possession, par lesquels il avait appris l'existence du réseau de souterrains s'étendant sous les Mauvents et le Cloître des Templiers. Il avait acheté le cloître par personne interposée et n'avait pas tardé à découvrir l'entrée – ou plutôt les entrées – des souterrains que,

secrètement, il avait fait aménager. Depuis longtemps en effet il s'intéressait à mes travaux, et il n'attendait plus que le moment où je pourrais le servir.

» Ce moment était venu. Dans les souterrains où il m'amena, il me présenta la petite brigade de tueurs fanatiques, ces dacoïts, qui le servaient. Il me fit aussi la démonstration de son rayon de la mort, qu'il avait « habillé » comme vous savez. Qui, mieux que des hommes-aux-regards-qui-tuent, pouvaient contribuer à semer la terreur ? Pour le moment, Ming n'avait encore que quatre projecteurs de rayons à sa disposition, des prototypes en quelque sorte, mais il se promettait d'en mettre bientôt beaucoup d'autres en service et de lâcher des meutes entières de ces hommes-aux-regards-qui-tuent à travers le monde.

» Ma répulsion pour ce monstre allait sans cesse croissant, mais en même temps ma résistance faiblissait. Devant Ming, j'étais sans force. Il était trop tard quand je compris qu'il exerçait sur moi un extraordinaire pouvoir hypnotique. Peu à peu, il m'avait obligé à isoler le Castel des Mauvents. Il m'avait fait couper le téléphone et les domestiques nous avaient quittés. Ming m'avoua par la suite les avoir fait disparaître pour éviter qu'ils ne parlent à tort et à travers et n'attirent à nouveau l'attention des autorités qui, déjà, alertées par les rumeurs se colportant de bouche à oreille à travers la contrée, avaient ordonné une visite, bien entendu infructueuse, du Cloître des Templiers.

» J'aurais aimé mettre Martine au courant des événements, mais je ne pouvais m'y résoudre en raison de la menace que notre ennemi faisait peser sur elle. Et, lentement, toute ma volonté cédait devant celle de Ming. Finalement, j'acceptai, contre mon gré, de collaborer avec lui. Il me fit aussitôt transférer dans le laboratoire aménagé récemment sous l'abbaye et, à ma place, au château, il plaça un de ces robots perfectionnés dont il a le secret. Cet automate à mon image était destiné à donner le change à Martine, provisoirement du moins car, dans un avenir très proche, je devais être transféré, et ma petite fille avec moi, dans un repaire lointain, où personne ne pourrait nous découvrir.

» Il est possible cependant que ce fut le comportement du robot qui décida Martine à agir. Elle me connaissait trop bien pour se laisser prendre à ce simulacre...

» La suite est facile à résumer... Hier soir, Ming me déclara que Martine avait fui à Londres et que, malgré qu'il eût envoyé un homme-aux-regards-qui-tuent à sa poursuite, elle avait réussi à lui échapper, pour revenir aux Mauvents en compagnie de deux personnages dont il avait tout à craindre. Il s'agissait de vous, commandant Morane, et de M. Ballantine. Le plan de Ming était de capturer Martine et les deux domestiques restant au château, puis de vous y enfermer pour s'assurer de vos personnes et vous faire exécuter. La première partie de ce plan réussit, car Ming m'amena Martine, ainsi que Gaspard et Aglaé, ma vieille bonne. Martine fut mise au secret ; de cette façon, Ming possédait sur moi un moyen de pression plus efficace que jamais. Quant aux deux domestiques, ils devaient être employés à mon service. Ils sont demeurés dans les souterrains où, si nous devons finalement triompher de nos ennemis, j'espère les retrouver vivants...

À la pensée de ses deux serviteurs, Gustave Hems s'interrompit, une ride de souci barrant son front, ce qui indiquait que, réellement, il se préoccupait de leur sort.

— Par bonheur, reprit le savant, la seconde partie du plan de l'Ombre Jaune ne réussit pas tout à fait comme celle-ci l'espérait. Vous parvîntes, M. Ballantine et vous, à triompher des embûches dressées sur votre route, puis à me libérer, Martine et moi...

— Cela grâce à Tania Orloff, fit remarquer Bob. Sans elle, il est probable que nous eussions péri sous les coups des dacoïts...

Gustave Hems approuva de la tête.

— Je l'avais rencontrée à différentes reprises, et j'avais cru lire de la sympathie dans ses yeux. Pourtant, pouvais-je deviner... ?

— C'est une brave petite, dit encore Bob, dont le seul défaut est d'être la nièce de Monsieur Ming. C'est un poids lourd à porter...

— Tout cela ne nous avance pas à grand-chose, fit Ballantine, puisque nous en sommes au même point, menacés par les dacoïts... Les voilà d'ailleurs qui rappliquent...

L'Écossais disait vrai. Les assaillants qui, jusque-là, s'étaient tenus à l'écart, revenaient en masse compacte vers la Tour du Guet.

— N'avancez pas davantage, hurla Bob Morane en hindoustani, ou vous périrez tous...

Le *Laser* au poing, Morane s'était dressé dans l'échancrure d'un créneau et menaçait les dacoïts. Ceux-ci cependant ne parurent pas comprendre et continuèrent à avancer en direction de la tour.

Rapidement, Bob tira la chaînette du *Laser* et un double rayon pourpre alla frapper le sol à quelques mètres en avant des dacoïts. Ceux-ci s'immobilisèrent, mais sans reculer.

— On dirait qu'ils s'enhardissent, fit Ballantine. La prochaine fois, commandant, laissez votre pitié au vestiaire et bousillez-les tous. En une circonstance pareille, la sentimentalité est hors de mise...

Morane serra les dents. Il savait que, s'il n'obéissait pas aux injonctions de son ami, il risquait de causer leur perte à tous...

S'avançant à travers la fumée comme des diables de l'Enfer, les dacoïts avaient repris leur progression.

— Arrêtez ! cria Bob avec désespoir. Arrêtez ! Rien n'y fit. Poussant leur terrible cri de guerre, les dacoïts, au contraire, se mirent à courir en direction de la tour. « Il faut que je le fasse ! pensa Bob. Il faut que je le fasse !... »

Visant soigneusement le groupe des agresseurs, il actionna la chaînette du *Laser*, mais rien ne se passa. Aucun rayon rouge ne jaillit.

— Les batteries sont vides, expliqua le professeur Hems. Je m'y attendais depuis un moment. Le *Laser* est devenu inutile à présent...

Une colère soudaine s'empara de Ballantine, qui lança, à l'adresse de Morane :

— Pourquoi ne les avez-vous pas tous bousillés depuis le début, comme je vous l'avais dit ?... Pourquoi ?... Nous voilà

dans de beaux draps à présent !... Vous ne cesserez donc jamais de jouer les Don Quichotte ?

Sans se démonter, Bob rejeta l'émetteur de rayons, désormais devenu mutile.

— Non, Bill, je ne cesserai jamais de jouer les Don Quichotte... Je suis même content que le *Laser* nous ait lâchés, car je m'en serais voulu toute ma vie d'avoir traité des hommes de cette façon... Plus tard, tu m'en aurais voulu également...

Le géant baissa la tête, comme un enfant pris en défaut.

— Vous avez raison, commandant, murmura-t-il. J'aurais mieux fait de me couper la langue, avant de parler comme je viens de le faire...

En bas, des coups violents ébranlaient la porte. Bob lira l'automatique passé dans sa ceinture, puis il se tourna vers Gustave Hems et sa petite-fille.

— Vous allez demeurer ici, professeur, et vous aussi Martine... Je doute que les dacoïts cherchent à vous faire le moindre mal... Ils doivent avoir depuis longtemps reçu des ordres précis de leur maître à votre sujet...

Bob continua, s'adressant cette fois à Ballantine.

— Descendons, Bill, préparer une petite réception d'honneur à ces messieurs... Peut-être réussirons-nous à les arrêter... Dans le cas contraire, nous aurons fait notre devoir de bons petits soldats...

13

Étendus à plat ventre sur les marches de l'escalier, à mi-chemin du rez-de-chaussée et du sommet de la tour, Bob Morane et Ballantine attendaient, leurs automatiques braqués sur la porte qui, lentement, cédait sous les poussées des dacoïts.

— Bientôt, cela va être à notre tour de jouer, fit le géant.

— Oui, Bill... Dès que la porte s'abattra, nous ouvrirons le feu. Nous avons seize balles, et il faut que chacune d'entre elles fasse mouche. Pas question donc de tirer dans le tas...

— N'ayez pas peur, commandant, ce sera du cousu-main, digne de Buffalo Bill...

Les madriers bloquant la porte ne lâchaient cependant pas, malgré les coups furieux des assaillants. Pourtant, il était évident qu'avant quelques secondes ils craqueraient.

Ils ne craquèrent pas car, soudain, les coups cessèrent. Morane et Bill ouïrent une série de cris gutturaux, qui leur parvenaient à travers le battant et ne pouvaient être poussés que par les dacoïts. Ensuite, ce fut le silence.

Bill jeta un regard étonné à son compagnon.

— Que se passe-t-il, commandant ?... On dirait qu'ils laissent tomber...

— Cela m'étonnerait... Peut-être est-ce une ruse... Ce n'était pas une ruse, car la voix de Martine Hems leur parvint, venant de dessus leurs têtes.

— Bob, Bill !... Ils partent !... Venez voir...

N'en croyant pas leurs oreilles, les deux amis regagnèrent le sommet de la tour, mais bientôt ils durent se rendre à l'évidence : les dacoïts fuyaient en débandade, dans toutes les directions.

— On dirait réellement qu'ils ont tous les diables de l'enfer à leurs trousses, fit Ballantine.

Morane s'était tourné vers Martine et le professeur Hems.

— Que s'est-il passé ? interrogea-t-il. Le physicien eut un geste d'ignorance.

— Je ne sais exactement... Tout ce que je puis vous dire, c'est qu'un de ces bandits, qui sans doute était en faction, a rappliqué soudain, pour dire quelque chose à ses congénères. Ceux-ci ont alors cessé de s'acharner sur la porte. Ils ont eu un bref moment d'hésitation, ont échangé quelques paroles, puis ont détalé...

Un à un, les dacoïts s'égaillèrent parmi la végétation bordant l'étroit plateau.

— Croyez-vous, Bob, qu'ils soient partis pour de bon ? interrogea Martine.

Morane hocha doucement la tête.

— J'aurais bien de la peine à vous répondre, Martine... Je ne suis pas sorcier...

Et, tout à coup, venant des flancs de la butte, des coups de feu éclatèrent, puis des hommes prirent pied sur le plateau. Ce n'étaient pas des dacoïts, et les quatre assiégés reconnurent aussitôt les uniformes kakis et les bérrets des nouveaux venus.

— Les paras ! s'exclama Martine.

— Oui, les paras, fit Bob. Pas de doute, l'armée nous fait le grand honneur de venir à notre secours...

— Comme quoi il ne faut jamais désespérer, dit sentencieusement Ballantine. Le dispositif de sécurité a été mis en place plus vite que nous ne le pensions...

Si le moindre doute devait demeurer à ce sujet, il fut bientôt balayé. Parmi les uniformes des parachutistes, plusieurs vêtements civils se détachaient. Morane et Bill avaient de bons yeux et, entre ces civils, ils reconnaissent sans peine le professeur Clairembart et Sir Archibald Baywatter.

*

— Vraiment, professeur, et vous commissaire, vous me croirez si vous le voulez, mais je n'ai jamais éprouvé autant de plaisir à vous voir...

C'était Bill Ballantine qui venait de parler. Bob et lui se trouvaient maintenant au pied de la tour, en compagnie de

Martine, de Gustave Hems, de Clairembart et du chef de Scotland Yard.

— Pour tout vous avouer, Bill, fit Sir Archibald, nous ne comptions pas vous revoir si vite. À peine venions-nous d'arriver dans la région, voilà moins d'une heure, qu'on nous signalait qu'il se passait de drôles de choses du côté des Mauvents. Des paysans avaient aperçu de la fumée. Aussitôt, nous avons supposé que vous y étiez pour quelque chose. Le chef de la Sûreté, qui nous accompagnait, a aussitôt appelé les parachutistes, qui se tenaient à une vingtaine de kilomètres d'ici, prêts à intervenir. Si je comprends bien, nous sommes arrivés juste à temps pour vous tirer d'un mauvais pas...

— Un mauvais pas ? dit Bob. Dites plutôt, commissaire, que nous nous préparions à faire le grand plongeon...

Le professeur Clairembart, pendant que ces paroles s'échangeaient, inspectait les alentours, les herbes et la terre brûlée par les rayons du *Laser*.

— Il s'est passé de drôles de choses ici, me semble-t-il, remarqua le vieux savant. Tout ce que l'on peut dire, mes amis, c'est que vous avez mis les bouchées doubles. Vous êtes dans la région depuis hier à peine, et voilà que déjà la bagarre est déclenchée...

— C'est l'Ombre Jaune qui a mis les bouchées doubles, expliqua Morane. Ah ! on peut dire qu'elle va vite en besogne...

En résumant le plus possible, il mit les nouveaux venus au courant des événements qui s'étaient déroulés depuis son arrivée au château, la veille, en compagnie de Bill et de Martine. En apprenant qu'ils avaient laissé Monsieur Ming enfermé, solidement enchaîné, dans un cachot souterrain, Sir Archibald Baywatter fut pris d'une soudaine fébrilité.

— Croyez-vous qu'il s'y trouve encore ? interrogea-t-il d'une voix lourde d'anxiété...

— Cela m'étonnerait, répondit Morane. Ses complices doivent l'avoir libéré depuis pas mal de temps...

— Probable, en effet, reconnut le chef du Yard. Mais s'il reste une chance de prendre vivant notre vieil ennemi, nous ne pouvons la négliger. Pouvez-vous nous conduire jusqu'à l'entrée des souterrains, Bob ?

Morane eut un signe de tête affirmatif.

— Il est possible que le passage secret, qui s'ouvre dans le laboratoire, au sommet du donjon, aura été refermé. Sans doute viendrons-nous plus vite à bout de la colonne bouchant l'entrée située à l'intérieur du cloître. Mais, je vous le répète, commissaire, je doute fort que Monsieur Ming nous ait attendus...

14

Bob Morane ne se trompait pas : Monsieur Ming n'avait, en effet, pas attendu. Pourtant, il n'était pas parti tout à fait comme on pouvait le supposer...

Les soldats n'avaient eu aucune peine, en dynamitant la base de la colonne, d'ouvrir le passage par lequel Morane, Bill Ballantine, Gustave Hems et Martine étaient sortis des souterrains, deux heures plus tôt à peine. On avait retrouvé le laboratoire et, dans une pièce voisine, Gaspard, le vieux serviteur, et Aglaé, la bonne, tous deux en excellente santé, bien qu'un peu effrayés.

Morane en tête, la petite troupe, dont une dizaine de paras munis de mitrailleuses, s'était dirigée vers la cellule où Ming avait été abandonné, bâillonné et enchaîné. Logiquement, cette cellule aurait dû être vide, car il était difficile de croire que l'Ombre Jaune ait pu demeurer captive pendant bien longtemps. Or, justement, l'étroite prison n'était pas vide. Quand les visiteurs y parvinrent, la porte en était ouverte, et la première personne que Bob aperçut, quand il braqua à l'intérieur la lampe qu'il tenait à la main, ce fut Tania Orloff. La jeune femme se tenait très droite dans son manteau de tweed, droite et résignée. À ses pieds, débarrassé de ses chaînes, gisait Monsieur Ming qui, il n'y avait pas à en douter, était mort.

— Que s'est-il passé, petite fille ? interrogea Morane.

— Quand je suis arrivée ici, voilà quelques minutes, expliqua l'Eurasienne, je l'ai trouvé ainsi... Il est probable qu'un dacoït soit venu lui apprendre que tout était perdu. Alors, mon oncle s'est fait libérer de ses chaînes... Il avait toujours du poison caché sur lui...

— Il s'est donc suicidé ! fit Gustave Hems.

— Non, fit Tania, il ne s'est pas suicidé... Il s'est évadé, tout simplement...

Le physicien ne put réprimer une exclamation de stupéfaction.

— Évadé ! Comment cela peut-il être possible, alors qu'il est là, mort et bien mort, à nos pieds ?

Mais les paroles de Tania Orloff n'avaient surpris ni Bob Morane, ni Bill Ballantine, ni le professeur Clairembart, ni Baywatter. Ils connaissaient assez l'Ombre Jaune et la science prodigieuse qu'elle détenait pour savoir que le corps inanimé gisant devant eux ne voulait rien dire.

— Le « duplicateur », n'est-ce pas ? fit Morane.

— Oui, le « duplicateur » C'est bien cela, Bob, répondit simplement Tania...

Morane et ses amis savaient que Ming, en prévision d'une mort brutale, portait, inséré à la base du crâne, un petit émetteur d'ondes courtes, de la grosseur d'une olive. Au moment où la vie avait quitté le Mongol, l'onde magnétique émise par l'appareil avait été brusquement interrompue, ce qui avait mis en marche un duplicateur de matière caché quelque part, très loin, dans une retraite sûre. À partir d'un double-relais de Ming, placé en hibernation, ce duplicateur avait donné naissance à une nouvelle Ombre Jaune, semblable en tout à l'homme qui venait de mourir. Ainsi, à cet instant précis, quelque part dans le monde, un nouveau Monsieur Ming s'était recréé, prêt pour de nouveaux forfaits...³

Bob Morane serra les poings.

— Nous ne parviendrons donc jamais à vaincre ce monstre ? Nous avons gagné une nouvelle manche, mais à quoi cela nous servira-t-il ? Demain, tout sera à recommencer...

— Ce qu'il faudrait, glissa Ballantine, c'est trouver l'endroit où se trouve ce duplicateur, et le détruire...

— Seul, mon oncle connaît cet endroit, dit Tania. Et, même s'il était découvert, il existe d'autres duplicateurs, cachés en des lieux différents. Ainsi, comme l'oiseau Phénix, l'Ombre Jaune renaîtra toujours de ses cendres... Demain, elle m'appellera à

³ Pour connaître en détail le fonctionnement de ce « duplicateur », lire « Le Retour de l'Ombre Jaune » M.J. n°182.

elle, et à nouveau je serai obligée de me rendre complice de ses crimes...

— Et vous nous aiderez encore à le combattre, déclara Morane d'une voix forte. Ne perdez pas courage, petite fille. Un jour, peut-être, parviendrons-nous à le vaincre ensemble, *et définitivement*...

Un triste sourire apparut sur le beau visage de l'Eurasienne.

— Un jour, peut-être... fit-elle dans un souffle. Elle marcha vers la porte du cachot et, avant de sortir, elle se retourna, pour dire encore, simplement :

— Adieu, mes amis...

Personne ne tenta de la retenir. Seul, Bob Morane s'élança derrière elle.

*

Ils étaient à présent, Tania et Bob, parmi les ruines de l'abbaye. Un peu de brouillard était tombé, entourant la grande carcasse de la chapelle d'une ouate légère.

L'hiver approchait et il commençait à faire froid. Tania Orloff serrait frileusement son manteau autour d'elle.

— Voilà, Bob, dit-elle, il va falloir à nouveau nous quitter...

Morane ricana, non parce qu'il avait envie de ricaner, mais pour cacher son trouble.

— Nous nous retrouverons, petite fille, soyez-en sûre... L'Ombre Jaune se chargera bien de nous réunir encore...

Le visage de l'Eurasienne se ferma. Ses yeux bridés ne furent plus que deux étroites fentes, et sa bouche prit la pâleur de la craie.

— L'Ombre Jaune... murmura-t-elle. Quand donc pourrai-je enfin vivre libre, aller où bon me semble, respirer l'air frais, vous voir quand j'en aurai envie ? Souvent, je suis tentée de maudire mon oncle...

— Ne le maudissez pas, petite fille. Tout le monde à son destin. Il est le nôtre...

Elle sourit.

— Je suppose qu'il faut toujours être contente de son sort...

— Toujours, petite fille. Toujours...

Elle sourit encore et, se haussant sur la pointe des pieds, elle posa ses lèvres, en un baiser léger, sur la joue de Morane, à l'endroit précis où elle l'avait embrassé déjà tantôt.

— Adieu, Bob ! murmura-t-elle.

— Au revoir Tania...

Elle le regarda de côté, comme si soudain elle découvrait quelque chose de nouveau en lui.

— Merci de ne plus m'avoir appelé petite fille, dit-t-elle.

Elle tourna brusquement les talons et se mit à marcher très vite à travers les ruines. Bob Morane porta la main à sa joue, là où elle l'avait embrassé et où il sentait comme une brûlure ! Soudain, le brouillard avala Tania Orloff.

Pour Bob Morane, il n'y eut plus que la pierre des colonnes brisées, des murs décrépis. La pierre dure, froide et morte, venue du fond des siècles.

FIN